

VU



LA REINE DES PAYS-BAS ET LE PRINCE CONSORT A L'EXPOSITION

La reine Wilhelmine venue en France avec son mari le Prince consort et sa fille, la princesse Juliana, s'est installée pour quelque temps dans la vallée de Chevreuse. La voici visitant l'Exposition coloniale. De gauche à droite : le gouverneur général Olivier, la princesse Juliana, la Reine, le maréchal Lyautey et le Prince Consort.

Photo Universal sur pellicule Agfa prise avec l'appareil Rollei-flex.

PARAIT LE MERCREDI
4^e ANNÉE -- N° 171

Directeur : Lucien VOGEL

MANIOC.org

Orkidé

24 JUIN 1931

PRIX : 2 FRANCS



Le Grand Prix de l'A.C.F. a été gagné par l'équipe Chiron-Varzi, sur Bugatti (pneus Dunlop). A gauche, Chiron; à droite, Varzi, après leur victoire.

PHOTOS MEURISSE

Chiron signale à Varzi qu'il va le remplacer au volant. ➤

Le quatre centième anniversaire du Collège de France a été solennellement célébré, en présence de M. Paul Doumer. M. Charléty, recteur de l'Université de Paris, prononce son discours. PHOTO KEYSTONE



Les obsèques des naufragés du Saint-Philibert. Le convoi va se mettre en marche (voir l'article pages 905 et 906).

DANS LA PRESSE UNIVERSELLE

TÉMOIN DE L'HISTOIRE CONTEMPORAINE
a dépassé celui du premier

LE TROISIÈME NUMÉRO

PARAIT LE

VENDREDI

26 JUIN

30 DESSINS, 40 ARTICLES:

L'accueil fait en Europe à la proposition du président Hoover de suspendre le paiement des dettes internationales.

Débat autour du fascisme et des dictatures :

Le Pour : L'ITALIE AU MILIEU DE L'EUROPE DÉSUNIE, par MUSSOLINI (Neue Freie Presse, Vienne).

La notion de l'Etat fasciste, par A. Rocco, garde des Sceaux d'Italie (Popolo d'Italia, Milan).

Le Contre: La querelle entre le Vatican et le Fascisme, par Francesco Nitti, ancien président du conseil (Espado de San Paulo, Brésil).

Décadence du fascisme (El Sol, Madrid).

Portraits d'hommes du jour: Winston Churchill (Berliner Tageblatt); le chancelier Brüning (Handelsblad, Amsterdam); le dictateur Staline (Berliner Tageblatt); M. Mellon (News Chronicle, Londres).

L'opinion d'Emil Ludwig sur l'Amérique (Neue Freie Presse, Vienne). La défaite d'Al Capone (Daily Herald, Londres). Son compagnon Torrio va relever son sceptre (Chicago Tribune).

Les plaisirs et les profits de la prison (Sunday Referee, Londres).

Des voleuses femmes du monde (Daily Mail, Londres).

La famine et le communisme en Allemagne (El Sol, Madrid).

Le pape s'oppose au socialisme (Osservatore Romano, Cité du Vatican).

Une cruelle peinture de New-York par un Mexicain (Prensa, Buenos-Aires).

La traversée du Niagara dans un tonneau (New-York Times).

Une illusion perdue : le cinéma grande industrie? (Literary Digest, New-York).

Le dernier des rois détrônés : le roi des Bohémiens (Chicago Tribune).

1.370 francs pour trois pains de savon (Poslednia Novosti, Paris).

La peine de mort en U.R.S.S. (Die Brücke, Berlin).

Les carnets de Dostoïewsky : Comment fut composé Crime et Châtiment (Poslednia Novosti, Paris).

La visite des maires américains à l'Exposition Coloniale : Barbarus americanus (Nation, New-York).

La fondation du Collège de France (Journal de Genève).

L'affaire Philippe Daudet (Gazette de Lausanne).

Au pays de la magie noire et des anthropophages (Magyar Hirnap, Budapest).

L'électrification de la Hongrie par l'Italie (Magyar Oszag, Budapest).

Et la suite du roman de S. A. STEEMAN :

" LA NUIT DU 12 AU 13 "

**EN VENTE PARTOUT
PRIX : 1 FR. 50**

UNE CATASTROPHE qu'on aurait pu éviter

LE NAUFRAGE DU " SAINT-PHILIBERT "

par

Emmanuel MARIN



Lenavire, trop chargé, donne de la bande sur babord
PHOTO MEURISSE

Un refuge sur le passage du Gois, reliant l'île de Noirmoutier à la terre ferme. Cette route carrossable à marée basse pendant 4 km. 500 permit à une centaine de passagers d'éviter la catastrophe.

PHOTO M. DUVAL

gaillard... Le capitaine Olive fit donc route, avec la mer au travers.

Il avait sept hommes d'équipage, qui peinaient à la barre et dans la chaufferie.

Il fit route directe, pour arriver à Nantes à l'heure, selon les exigences de sa compagnie et de la clientèle.

Il « tapait » dans la lame, « en route ». Le roulis s'accroissait, les paquets de mer déferlaient.

Cinq cents personnes, malades, sur une coque de 32 mètres, glissaient au roulis, s'accrochaient, cherchaient un abri contre la mer...

Et où donc ?

Sous le vent, parbleu ! Toutes du même bord ! Cinq cents personnes, hommes, femmes, petits enfants, cela fait environ trente tonnes, trente tonnes de chargement mobile, sur un bateau de 189 tonnes...

Cela fait aussi ce qu'on appelle un « couple de charivement ».

Le « Saint-Philibert » roulé par une lame plus forte, se retourna, la quille en l'air, et disparut.



Photographie prise il y a deux ans, d'un bateau identique au Saint-Philibert, coulé presque au même endroit et dans les mêmes conditions. — SERV. GÉN. PRESSE



UN désastre, comme celui du « Saint-Philibert » entraînant, en ce dimanche de juin, cinq cents personnes à la mort à quelques milles de la côte française a frappé de stupeur et confondu nombre de marins. Cruellement impressionnés, ils cherchent une explication au drame vertigineux.



L'effrayante tragédie...

Elle s'inscrit en quelques lignes, mais qui ne laissent pas d'entretenir une rêverie infinie, et des évocations longues, lourdes, douloureuses, aux confins d'un cauchemar surhumain. Le « Saint-Philibert », petit vapeur de 189 tonnes de jauge, de 32 mètres de long, 6 mètres de large, 2 m. 50 de creux, construit en 1923 à Nantes, armé par les Messageries de l'Ouest, commandé par le capitaine Olive, était parti, toutes banderolles en l'air, pavillon clair, ce dimanche matin, avec quelque 500 passagers de Nantes, qui allaient excursionner dans les bois de la Chaise, en Noirmoutier.

Vint l'instant du retour, le soir. Le ciel était menaçant, la mer houleuse. Ceux que la mer avait malmenés en venant de Nantes, regagnèrent la côte, par le passage du Gois, qui « découvre » à marée basse. Les autres, dit-on, pressèrent le capitaine d'appareiller... Le capitaine, probablement soucieux, qui voyait la mer s'enfler, et sa coque rouler, et ses passagers inexpérimentés aller et venir, encombrant les ponts, les coursives, le



Les premiers cadavres retrouvés furent alignés sur le sol. Les familles vinrent peu après les reconnaître. — PAC. & ATLANT.

Il sera difficile, croyons-nous, d'imputer à la Fatalité, toute la responsabilité de cette effroyable catastrophe. Les armateurs du « Saint-Philibert », comme les inspecteurs de la navigation qui procèdent aux visites périodiques des navires, devront dire si le bâtiment se trouvait en parfait état de navigabilité, et s'il était prévu qu'il pouvait tenir la mer, par gros temps, avec cinq cents personnes à bord.

Et le grand public — essentiellement ignorant des choses de la mer — apprendra qu'un navire comme le « Saint-Philibert » — navire, dit de deuxième catégorie — peut n'avoir à bord que deux embarcations de sauvetage. « Si ces embarcations n'offrent pas la place nécessaire pour loger toutes les personnes présentes à bord, il doit être embarqué, prévoit le règlement, un nombre suffisant d'embarcations supplémentaires (d'espèces et de dimensions quelconques) de radeaux de sauvetage, de flotteurs individuels ou collectifs (sièges, caissons, corps insubmersibles, etc ?) pour pouvoir contenir ou soutenir, avec les embarcations réglementaires, toutes les personnes présentes au cours du voyage. » Enfin — et c'est là une monstruosité de la législation française — si le navire a des compartiments étanches lui permettant de flotter avec l'un quelconque d'entre eux rempli d'eau, il n'est embarqué que la moitié du nombre des embarcations, radeaux ou flotteurs, prévu ci-dessus !...



Le « Saint-Philibert » répondait-il, ou ne répondait-il pas à ces prescriptions ?

Avait-on, en présence d'un nombre aussi important de passagers, embarqué ces ceintures et engins supplémentaires ?

Avait-on, comme l'exige impérieusement le règlement, montré aux passagers, l'emplacement des ceintures, coussins, bouées ?

Mais y eut-il eu à bord tout l'appareil de sauvetage désirable, les passagers n'eussent pu l'utiliser, car c'est un coup de mer soudain, c'est une route dangereuse — en travers à la lame — qui ont causé le chavirement brusque du vapeur.



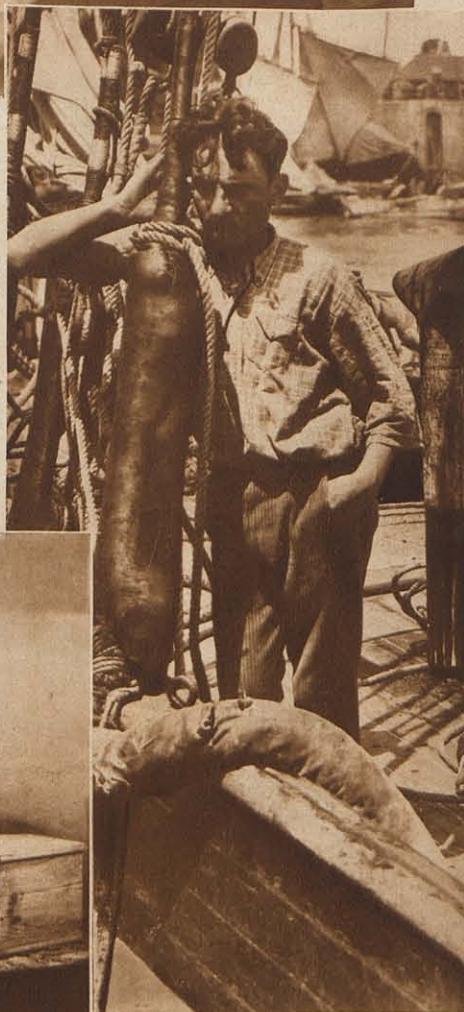
Une des victimes transportées à la morgue. Le bras droit est tendu dans un suprême geste de lutte. — PHOTO WIDE WORLD

Faute de navigation, cela paraît indéniable. Lorsque la houle menace, lorsque les roulis deviennent dangereux et compromettent la stabilité du navire, on « met à la cape ».

Faute d'autorité, avec des passagers aussi nombreux à son bord, le capitaine eût dû assigner à chacun un poste fixe et ne pas tolérer ces mouvements qui changeaient constamment l'assiette de son navire.

Il eût pu, enfin, voyant la mer menacer, ordonner à chacun de nouer les ceintures de sauvetage. Mais pouvait-il, avec son faible équipage, faire exécuter ses ordres ?

Une enquête large, franche, rigoureuse, s'impose, qui déterminera si des petits navires de tourisme, ne sont pas, sur d'autres rades, exposés à de semblables catastrophes. Em. MARIN.



Un matelot assiste au spectacle navrant du débarquement des cadavres. — PHOTO WIDE WORLD



Dans la chapelle ardente, 80 corps viennent d'être mis en bière. — PHOTO UNIVERSAL

TROIS JOURS CHEZ Monsieur DOUMERGUE ou le Secret de Tournefeuille

Par Éloi BONAYGUE



Comme le Président visitait sa petite ville, on faisait la procession en l'honneur de la première communion.

PHOTOS KEYSTONE



A Tournefeuille, M. Doumergue a inauguré un nouveau sourire... un peu plus d'ironie.

Le maire de Tournefeuille a apporté lui-même les plus belles fleurs de son jardin.



La gloire de Tournefeuille remonte aux Templiers et enchante les voisins du Président.



LORSQUE le président eut refermé la porte sur les amis qui l'avaient accompagné, il se tourna vers la glace qui orne le salon et s'examina. Il ne se reconnut pas.

Son sourire célèbre n'avait plus aucun rapport avec l'effigie qu'il avait l'habitude de trouver dans les feuilles.

A ce moment, la présidente, qui avait fui devant les photographes poussa la porte :

— Mon...

Deux cris stridents venus du jardin coupèrent la phrase au ras des lèvres : les petits-enfants de la présidente venaient jouer avec ce grand-père qui leur était envoyé par la providence, dans ce pays un peu privé pour de petits Parisiens, de distractions citadines.

M. Doumergue tourna la tête. Un platane riait dans le soleil. Une grande rumeur arrivait du jardin. Le jardinier grondait ; il tenait au collet un photographe, reconnaissable à sa boîte à malice, et qui protestait.

Il était tombé du mur mitoyen d'où il s'efforçait à prendre dans son objectif le bassin aux poissons rouges.

M. Doumergue fit grâce.

A ce moment, on sonna :

— C'est le maire, dit la cuisinière.

MANIOC.org
ORkidé



Mme de Bonzé, qui est la fille de la présidente, et ses enfants enchantent la retraite de M. Doumergue. W. WORLD

Un bonhomme tanné par le soleil apportait une corbeille de fleurs. Il la tenait lui-même entre ses bras, en homme simple, mais qui sait la valeur d'un geste symbolique.

Un peu après vint un groupe de conseillers municipaux. Le président retrouva pour eux son célèbre sourire. Il parla avec son habitude et charmante façon de la France et de l'agriculture, et ces messieurs s'en furent rayonnants.

Ils n'avaient pas regagné leurs maisons bâties toutes dans la seule rue de Tournefeulle, qui est, en vérité, la simple route nationale, que des hommes qui leur ressemblaient, arrivèrent à la porte de la présidence. C'était la fraction républicaine du Conseil qui désirait montrer à M. Doumergue qu'au fond de la province française, la politique maintient son droit de discussion, de liberté de pensée etc... Le président rassembla ce qui restait de sourire dans les traits de son visage romain et sourit en coin. Ils sortirent.

Ils n'avaient pas retrouvé leurs maisons bonnement ombreuses,



Le Président dans son petit salon orné des souvenirs de ses voyages, regarde désormais l'objectif sans indulgence. PH. KEYSTONE



Le jardin sur lequel s'ouvre la maison présidentielle conduit au potager et puis au parc borné par une rivière : Le Touch. PHOTO WIDE WORLD

qu'un nouveau groupe sonnait à son tour chez M. Doumergue. C'étaient les agriculteurs indépendants du Conseil. Ils obtinrent un reliquat tout-à-fait de sourire.

L'aube du second jour fut troublée par un bruit insolite. Dans une langue barbare, un monsieur déclarait dans la Grand'rue à qui voulait l'entendre, qu'il demeurerait là jusqu'à ce que le président voulut bien le recevoir.

Ceci mit en émoi la ville. Elle avait eu le dessein de célébrer la première communion en paix et cet étonnant étranger menaçait de troubler une joie sainte, depuis longtemps méditée. On essaya d'amadouer l'homme, on le menaça, on tenta de le convaincre de la vanité de son dessein : rien n'y fit.

Le bon président regarda la glace du salon : il y retrouva le sourire célèbre et commanda vivement :

— Bon ! Faites le venir !

L'homme vint. Il était vêtu d'un pantalon de sport et d'une chemise échancrée. Il portait une étonnante mitrailleuse qu'il mit en batterie, et tout grommelant, il opéra.

A ce moment, deux hommes qui lui ressemblaient par leurs instruments de torture et leur sans-gêne, apparurent :

— Bon ! dit M. Doumergue, six plaques et c'est fini...

Ils en prirent un cent, vertigineusement.

A coup sûr, il allait sortir de partout, de ces canibales. On décida de faire une visite au pays vert. La voiture sortit. Le président, la présidente, sa fille — qui tint le volant — et les enfants s'embarquèrent, et l'on partit vers le sud.

L'instituteur arriva sur les cinq heures à la « présidence ».

Tout de suite, ils se comprirent ; ces hommes du soleil avaient un amour commun : les livres.

Le président mena son visiteur dans les chambres où il allait installer sa bibliothèque.

Deux pièces immenses, déjà munies de nombreux rayons. Les livres sur le sol s'amoncelaient en tas.

— Mon ami, dit M. Doumergue, ce n'est pas les importuns, les photographes, les journalistes, les curieux, qui m'ennuient le plus, c'est ce désordre...

Et, jusqu'à la nuit, les deux hommes, penchés sur les monceaux qui s'écroulaient, rassemblèrent les ouvrages et classèrent, en bavardant, les auteurs dans l'ordre alphabétique.

Le curé de Tournefeulle fit son entrée au petit salon. Résolument, M. Doumergue, renonça au sourire du septennat. L'abbé avait, lui aussi, l'accent de là-bas, un visage rond, romain, à la façon des hommes du Languedoc. Ils parlèrent tout d'abord de la terre de Tournefeulle que les Templiers fondèrent et puis, comme les déménageurs portaient les caisses pesantes, ils tournèrent naturellement sur les livres et, bientôt, la théologie entra sans façon dans la conversation.

Lorsqu'ils se quittèrent, ils s'étaient compris. Le *vanitas vanitatum et omnia vanitas* les fit sourire, parce qu'il vint en même temps sur leurs lèvres.

Mme Gaston Doumergue, l'œil humide, suivit longuement l'abbé dont elle est la fidèle ouaille.

— Dimanche, dit-elle, à la messe...

E. B.

Sur le seuil de la maison, Mme Doumergue et sa fille Mme de Bonzé.

PHOTO WIDE WORLD



LA CRISE

COMBIEN DE TEMPS DURERA-T-ELLE ENCORE ?

PAR
ROGER FRANCO

Variations des principales productions
pour l'ensemble des principaux pays
de 1909 à 1931

La situation économique empire. New York est secoué par une nouvelle vague de baisse dans le même temps où le coût de la vie continue à monter chez nous. Singulières contradictions que le tableau ci-contre illustre de façon frappante. Cela va-t-il durer ?

Ni l'hymne à la production, qu'entonnèrent quelques enrichis de guerre, ni l'hymne à la prospérité de nos chantres parlementaires américains ou français n'ont pu éloigner de nous les vaches maigres.

Aussi les Anglais, dont le système politique consista de tout temps à mettre le peuple face au péril (gouverner, c'est prévoir, ce n'est pas mentir), ont-ils reçu de leur futur roi un avertissement sévère.

Le prince de Galles, qui, depuis des années parcourt le monde, a prononcé récemment, devant des assemblées d'industriels dans les centres manufacturiers les plus importants d'Angleterre, à Birmingham et à Manchester, des paroles dont l'effet fut d'autant plus considérable que ses auditeurs, « grands de la terre » qui, en la circonstance « contrôlaient » quelques 12 milliards de francs, étaient davantage habitués à l'encens qu'au blâme.

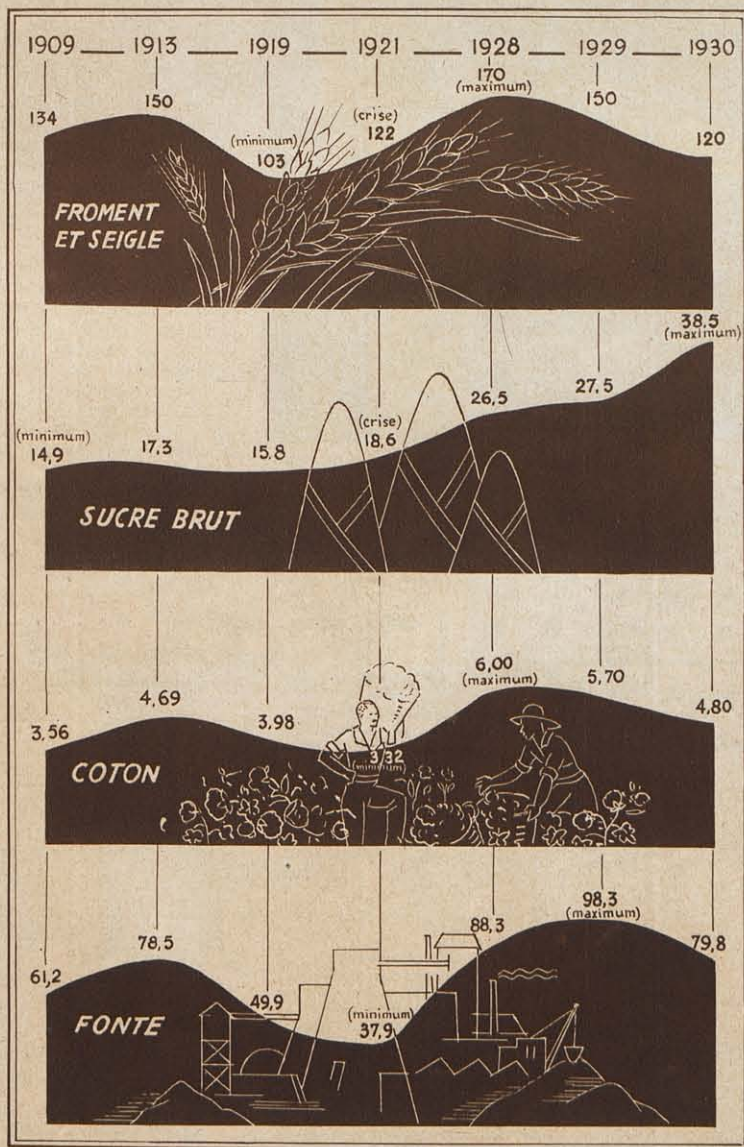
Tout crûment, le prince les avertit que, faute de changer de méthode, ils courent au cataclysme. La situation, dit-il, n'a fait qu'empirer depuis son départ en janvier et « quelques 130 kilomètres de marchandises exposées à Birmingham ne pourront être vendues, car les Sud-Américains n'en veulent plus ».

N'essayons pas de démêler ici les raisons de la crise profonde que traverse l'Angleterre.

Elles sont multiples et les industriels anglais, malgré les reproches que leur routine peut motiver, n'en sont pas les seuls responsables.

Ils ressentent sur leurs marchés les conséquences d'un désordre qui n'est pas seulement anglais mais mondial.

Quand on jette les yeux sur les courbes des prix, des pro-



Ce graphique établi d'après l'Office permanent de l'Institut International de statistique montre que, sauf pour le sucre, les ordres de grandeur des productions essentielles entre l'avant-guerre et l'après-guerre varient peu. Qu'est la surproduction ?

ductions, des cours de valeurs de bourse, du mouvement de l'épargne individuelle, le scandale d'une telle situation se précise, si fortement qu'il est vraiment étrange, tant son absurdité saute aux yeux, que les économistes et les hommes d'Etat ne se mettent pas d'accord pour y mettre fin.

Les uns et les autres, il est vrai, n'ont pas toujours vis-à-vis de quelques privilégiés qui « profitent » de ce désordre, l'indépendance qu'on souhaiterait aux conducteurs de peuples.

Que disent ces courbes ?

Les prix de gros baissent sans que la production diminue sensiblement, il devrait s'ensuivre une réduction parallèle du coût de la vie.

Il n'en est rien pourtant.

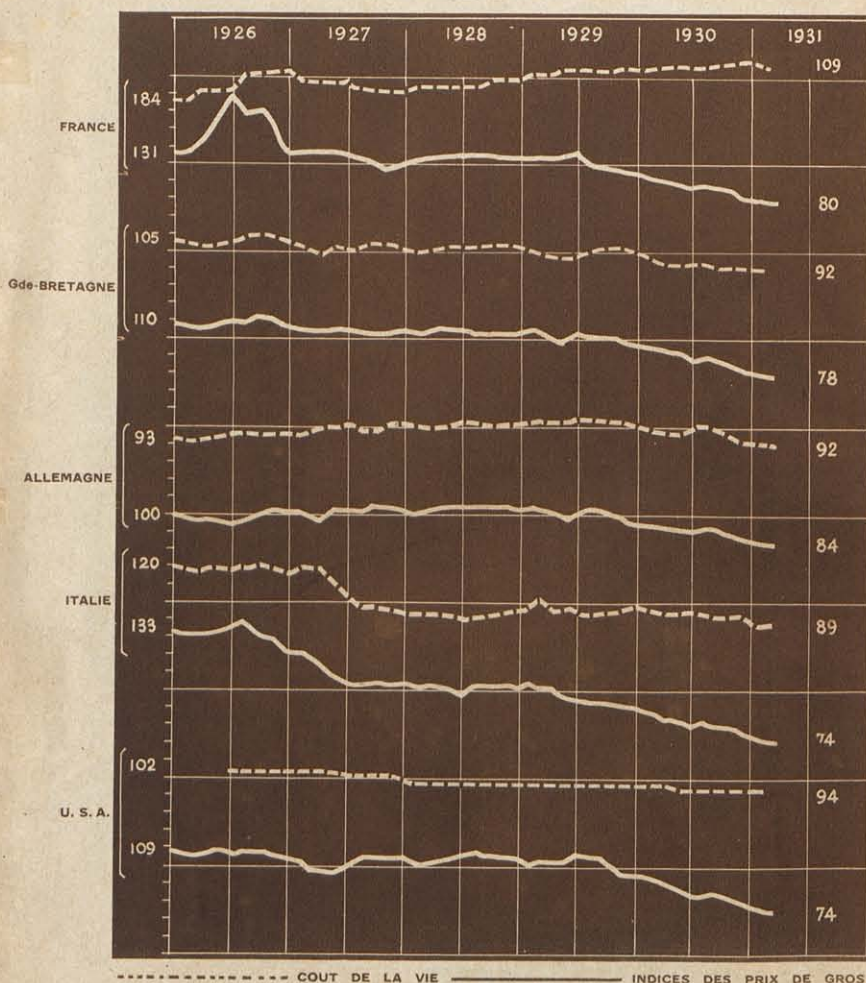
Bien plus les producteurs s'entendent pour arrêter la baisse des prix de gros. Conférences du sucre, du blé, du café, de l'étain, du pétrole, du caoutchouc, cartels des rails, cherchent à restreindre la production et à relever les prix.

Les sociétés productrices sont-elles donc en péril pour justifier ces tentatives de hausse ?

Consultez la courbe des cotations des valeurs des Sociétés Industrielles et des Banques, et vous constaterez que si la baisse succéda brutale à des hausses spéculatives, en fin de compte les cours moyens s'accroissent et les augmentations de capital, de plus en plus importantes cachent souvent des répartitions de bénéfices sous forme d'émission d'actions.

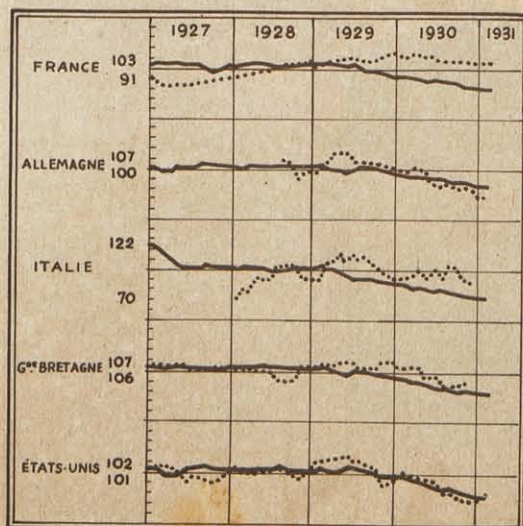
En vérité les ententes de producteurs, proposées par la délégation française à Genève, ont toujours été dirigées vers la hausse des prix et le malthusianisme. Il en est de même aujourd'hui. Or, il n'y a aucune raison de réduire la production puisque celle-ci n'est pas supérieure aux chiffres d'avant guerre pour les produits de consommation courante. Lisez le tableau

Mouvement du coût de la vie et des indices des prix de gros



D'après ces courbes, la France est le seul pays où le coût de la vie ait augmenté pendant que les prix de gros diminuaient.

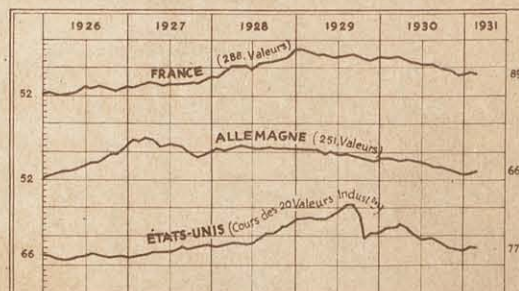
Variations comparées des prix de gros et de la production industrielle



En France, les prix de gros diminuent quand la production monte. En Allemagne, au contraire, les prix de gros baissent en même temps que la production à partir de 1929, de même qu'en Italie malgré des soubresauts, en Grande-Bretagne et aux États-Unis.

A la Caisse d'Épargne, comme dans les Établissements de Crédit, les dépôts n'ont cessé de s'accroître. Suivant le même mouvement, mais plus accéléré, les émissions des Sociétés privées sont passées de l'indice 24 en 1926 à l'indice 384 en 1931, point maximum. Que ce soit bénéfices dissimulés, distribués sous forme d'actions, ou investissements réels de capitaux, ce sont là des signes d'enrichissement s'ajoutant à l'accroissement des dépôts.

Variations des cours des valeurs à revenu variable



Partis en France de l'indice 52 au début de Janvier 1926, les cours de 288 valeurs sont à l'indice 89 en Mars 1931. En Allemagne, elles sont passées de 52 à 66 et aux États-Unis de 66 à 77. Malgré les krachs, les cours moyens des actions des sociétés les plus diverses sont encore en hausse sur 1926.

des productions. Vous constaterez qu'elles n'ont pas augmenté plus vite que l'épargne, signe du degré d'enrichissement individuel.

Il faut donc croire que le désordre actuel tient, non à une surproduction réelle, mais à une distribution et à une répartition déplorables.

La distribution qui devrait être méthodiquement ordonnée, hors de l'atteinte des spéculateurs, obéit, comme la production, bien plus à la recherche du gain qu'à des règles rationnelles.

Les inégalités flagrantes du pouvoir d'achat provoquées par les différences trop accentuées entre les gains des uns et des autres amènent à des répartitions irrégulières et interdisent le développement normal de l'écoulement des produits.

L'accroissement de production serait absorbé aisément si les salaires de la masse augmentaient dans le même temps que le progrès technique — machinisme et rationalisation — fait baisser les prix de revient.

Sans doute constate-t-on une augmentation de la richesse, mais elle est répartie de telle sorte que quelques individus en nombre restreint voient leurs richesses s'accroître de façon disproportionnée avec leur possibilité d'absorption, alors que la masse, dont les besoins sont immenses, n'a pas de quoi payer ce qu'elle pourrait absorber en quantité.

Le problème n'est pas question de distribution de l'or entre les nations, comme le disent de façon erronée économistes officiels, gouvernants, industriels et banquiers, mais question de distribution et de répartition des produits entre les citoyens, selon leurs besoins.

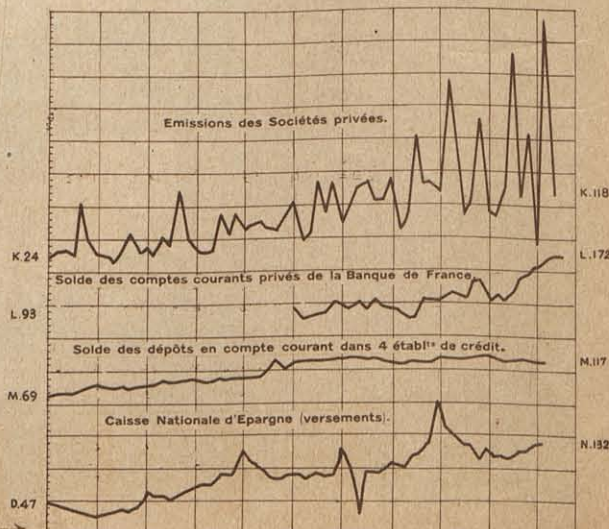
Là est le nœud de la question et pas ailleurs.

Le trancher, c'est abolir du même coup chômage et spéculation, misère et volerie.

Est-ce qu'on va hésiter encore longtemps ?

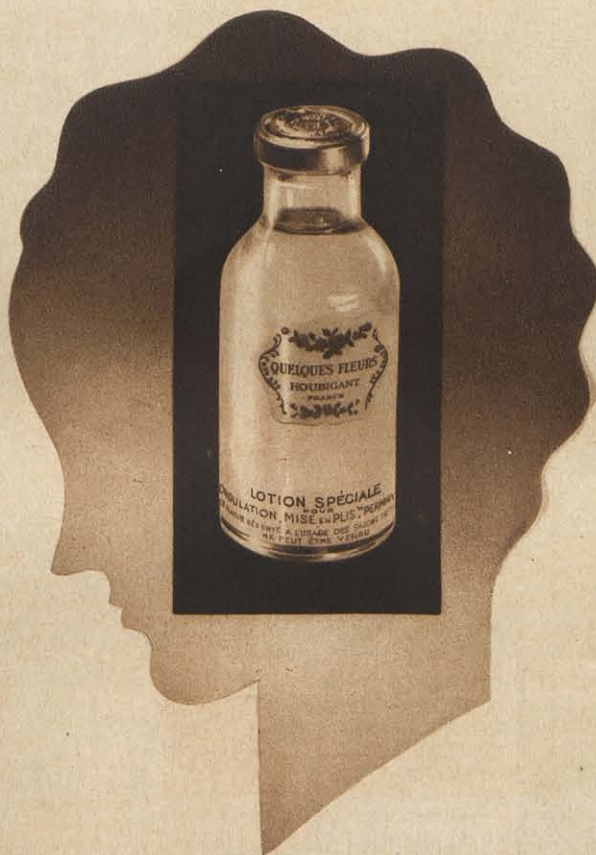
Roger FRANÇO.

Mouvement de l'épargne en France



CHEZ VOTRE COIFFEUR..

Une nouvelle création



LA LOTION "SPÉCIALE"

FACILITE LA MISE EN PLIS
L'ONDULATION OU LA "PERMANENTE"
ET EN PROLONGE LA DURÉE.

ELLE EMBELLIT LA CHEVELURE
SANS LA RENDRE GRASSE

AUX
PARFUMS
BOIS DORMANT - AU MATIN
FLEUR BIENAIMÉE - QUELQUES FLEURS
LE TEMPS DES LILAS
FOUGÈRE ROYALE
ETC...

HOUBIGANT

INNOVATION VENTE APRÈS INCENDIE

3 Millions d'Articles de Voyage Sacrifiés

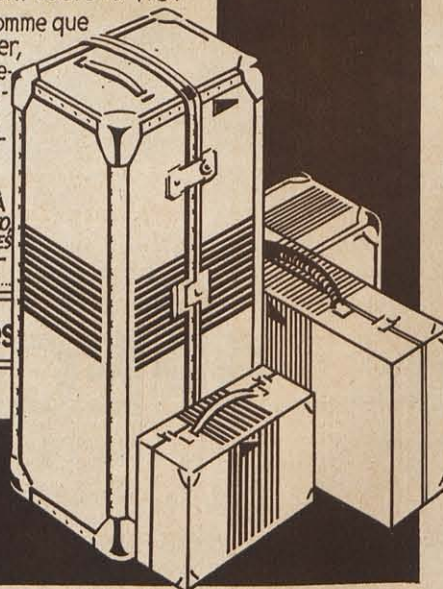
Même si vous n'avez pas immédiatement besoin de beaux bagages, ne laissez pas échapper cette OCCASION UNIQUE pour vous équiper en BAGAGES DE QUALITÉ qui seront admirés et qui vous serviront toute la vie.

Quelle que soit la somme que vous voulez dépenser, vous trouverez exactement ce que vous souhaitez dans le choix considérable d'Articles sacrifiés comprenant :

MALLES ARMOIRES, À CHASSIS, MALLES D'AUTO, PORTE-HABITS, MALLETES GARNIES, SACS, TROUSSES, PIC-NICS, etc, etc...

104, Champs-Élysées

PARIS

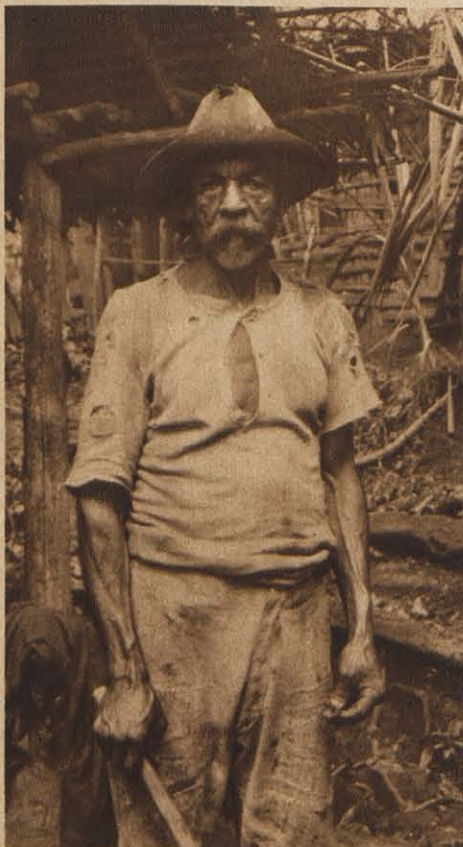


Offre exceptionnelle : Pendant toute la durée de la vente, vos anciennes Malles "Innovation" seront reprises en compte.

AU PAYS DE L'OR ET DU CRIME

Par STÉPHANE FAUGIER

Sous le pamakari de la pirogue, le passager aperçoit juste le bossman maniant sa large pagaie.



Le Caïman, vétéran du clan des évadés au bagne à Grand Placer.

V ⁽¹⁾

La fin de Peau-de-Toutou

Cest dimanche-là — le dernier que je passais aux chantiers — les évadés de Grand Placer m'avaient invité à un repas d'adieu.

Dans le carbet Ménilmuch, nous avions festoyé une bonne partie de l'après-midi. J'avais abattu, la veille, à l'affût, deux pécaris et un ignane, qui avaient fait, en grande partie, les frais du festin. Des taros, des patates douces, des mangues et des ananas, une bonne fiole de tafia avaient complété le menu.

A présent, assis à même le sol de terre battue, nous écoutions les disques de mon phono — les derniers refrains en vogue, dix mois auparavant, à Paris.

Hirsutes, avec leurs barbes de huit jours et leurs cheveux en broussaille, les vieux évadés écoutaient, la tête renversée en arrière, les yeux fermés.

P'tit Louis reniflait bruyamment en détournant parfois la tête, « Ma laisse » se mouchait dans ses doigts avec un bruit de trompette, Julot avait enfoui son visage dans ses mains...

— Ah ! Paname !... revoir Paname !...

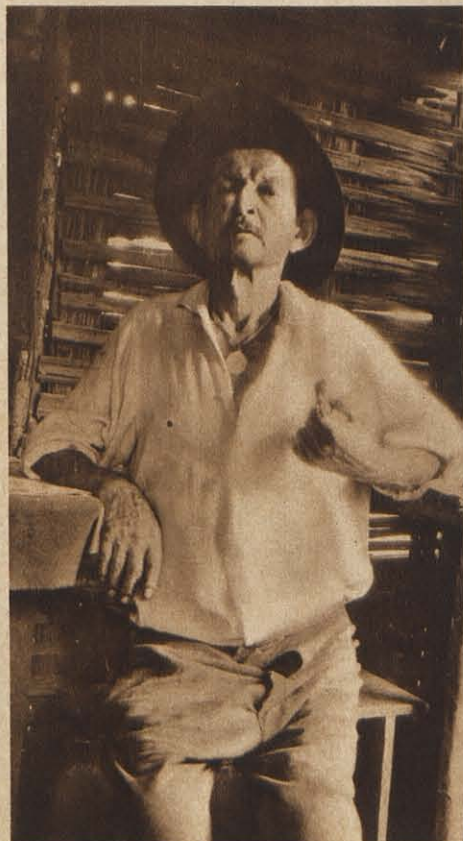
✱

Le dernier disque achevé, P'tit Louis avait proposé :

— Si on allait chercher deux ou trois bouteilles de vin, chez Madame Eudoxie.

Le vin est, là-bas, un luxe, une denrée très chère — le plus mauvais vaut cinq grammes le litre — dont on ne fait usage que dans les grandes occasions.

— Bah !... pour votre départ, on peut bien



P'tit Louis, l'évadé au carbet Ménilmuch à Grand Placer.



Notre collaborateur Stéphane Faugier dans son carbet un peu à l'écart des cases de ses redoutables voisins : les évadés.

s'en offrir un verre ou deux, avait plaisanté Julot. On va se cotiser, hein, les popotes ?...

Et il était parti en compagnie de P'tit Louis, vers le village.

Après le départ, tandis que les parties de belotte s'organisaient, sur des couvertures, Peau-de-Toutou, qui s'était jusque-là tenu à l'écart, était venu à moi.

— Vous avez bien décidé de vous en aller après-demain ?...

— Oui, après-demain, s'il fait beau.

— Dites, monsieur... dites... emmenez-moi !...

Sa demande était tellement inattendue, que je le regardais, quelque peu effaré.

— T'emmener, Peau-de-Toutou ?...

Il avait le visage tendu, les yeux fiévreux — sur ses traits douloureux, une sorte d'angoisse se lisait, et aussi une espérance, une espérance folle, insensée, du prisonnier qui verra tout à l'heure s'ouvrir les portes de son cachot.

— Dites, emmenez-moi avec vous !... loin de ces gens, loin de cette forêt, de cette hostilité qui m'environne, de ces hommes... de ces hommes...

Il prononçait ces derniers mots avec un rictus des lèvres, une moue de mépris, d'horreur et de dégoût indicibles.

— Vous ne savez pas, je ne peux pas vous dire jusqu'où je suis tombé...

— Je sais, mon pauvre vieux, je sais...

Mais il poursuivait, sans m'écouter :

— Non, vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir !... Julot, qui est parti, tout à l'heure, avec P'tit Louis, Julot voudrait...

Il eut un geste désespéré de la main...

— Alors, vous comprenez, si je ne quitte pas P'tit Louis, il me fera mon affaire — sinon — sinon, ce sera l'autre qui m'exécutera...

— Mais voyons, Peau-de-Toutou, tu es pourtant, toi aussi, un homme...

Il haussa les épaules :

— On voit bien que vous n'avez pas subi, comme moi, cinq ans de bagne, avant de venir ici, cinq ans de servitude, d'abjection... Ah !... tout à l'heure, tout à l'heure, tenez, en écoutant votre phono, toute ma jeunesse m'est passée devant les yeux. Je me suis souvenu, comme vous le disiez, que j'avais été, autrefois, un homme... Mais depuis...

Un juron interrompit notre conversation.

— Tiens ! garce de bête !...



Dans la cantine de ravitaillement, on paye tout en poudre d'or. Voici M^{me} Eudoxie et ses balances servant le précieux métal.



Un évadé au seuil du carbet qu'il s'est construit.



Nous avons quitté le chantier à la faveur d'une courte accalmie.

Sans même se lever, « Ma Caisse », qui jouait avec Caiman avait frappé d'un coup de trique sur un tas de broussailles, où se tortillait à présent un corps long, noir et luisant. Il le prit au bout de son bâton, nous le fit admirer.

— C'est un beau trigonocéphale, hein ? et un méchant !... regardez ses crocs qui s'enfoncent dans le bois !... Vermine !... va-t-en engraisser les fourmis rouges !... T'as les reins cassés, tu ne mordras plus personne !...

Le serpent, lancé vigoureusement, retomba cinquante mètres plus loin. Paisiblement, « Ma Caisse » poursuivait sa partie.

— Et j'annonce rebelotte !...

Peau-de-Toutou reprenait, comme un leitmotiv.

— Dites !... emmenez-moi, monsieur !...

— Mais tu sais bien que j'ai juste assez d'argent pour payer mon billet de retour ?...

— Ça ne fait rien... Vous voyagez en seconde classe, et moi, je prendrai un billet d'entrepont. Mes parents vous rembourseront cela, en France. Mes parents sont riches, monsieur... On a beau avoir renié son enfant, ils ne m'abandonneront pas !... Je serai votre domestique, votre chien, mais je vous en prie, ne me laissez pas ici !...

Il sanglotait comme un gosse, les épaules secouées de grands hoquets.

« Ma Caisse » interrompit sa partie et secoua le front :

— Le cafard, monsieur, le cafard...

Je repris :

— Oui... tu as la fièvre, Peau-de-Toutou. Tu as la fièvre, mon petit gas. Tu sais bien que Saint-Laurent est rempli de mouchards ; tu serais bien vite repéré !... qu'aurais-tu gagné quand on t'aurait repris !...

Une voix annonça, triomphante, derrière un rideau d'arbres.

— V'là l'pinard...

Peau-de-Toutou releva vivement la tête, essuya ses yeux avec un fin mouchoir de batiste — le seul que j'aie jamais vu à Grand-Placer — et, à mi-voix :

— Alors, vous ne voulez pas...

— Mon pauvre petit...

Il frappa du pied, rageur :

— Bon ! Je partirai quand même !...

Nous avions quitté le chantier, à la faveur d'une courte accalmie. Au dégrat « Banc de sable », une nouvelle averse — la saison des pluies battant son plein depuis huit ou dix jours — m'avait obligé de m'arrêter. L'averse dura deux jours. Le dernier soir, le vent se leva.

Chérubin avait consulté les nuages qui s'effiloçaient, dans le ciel.

— Demain, chef, il fera beau, nous pourrions reprendre la rivière...

Comme nous regagnions notre carbet, une pirogue accostait l'appontement. Chérubin la regarda attentivement.

— Voilà M^{me} Eudoxie... M^{me} Eudoxie en personne !... C'est vrai, j'avais oublié que nous sommes à la fin du mois et qu'elle descend à Saint-Laurent, porter son or à la Banque et se ravitailler en marchandises !... Oh ! oh !... M^{me} Eudoxie !...

Mais déjà, laissant sa pirogue à la garde de ses canotiers, la maigre femelle avait sauté à terre et venait vers nous.

— Il y a bien une place dans votre carbet, pour accrocher mon hamac ?...

— Oui, M^{me} Eudoxie, plaisante Chérubin : ce sera dix grammes !...

La mégère lui donna une grande claque, sur les épaules :

— Sacré farceur !... Allons ! Je paierai le petit punch !

Nous nous étions assis sur nos bagages devant le carbet. Nous savourions tous trois une bonne pipe — car Madame Eudoxie, qui maniait le *parabellum* comme un homme, fumait aussi la bouffarde.

Le crépuscule venait sur nous, comme une marée. Les derniers vols de toucans claironnaient dans l'air, au-dessus de la rivière.

— Et qu'est-ce qu'il y a de nouveau, à Grand-Placer, M^{me} Eudoxie.

Sans lâcher son brûle-gueule, elle répondit, froidement :

— Un homme de moins...

— Un homme de moins ?... qui donc ? M^{me} Eudoxie.

— Oh ! quand je dis un homme, vous savez, j'exagère : Peau-de-Toutou est mort.

Elle secoua les cendres de sa pipe sur le rebord d'une caisse.

— Oui, figurez-vous que, le lendemain de votre départ, un accès de cafard s'est emparé du pauvre garçon. Il s'est mis à injurier les autres évadés, les traitant de toutes sortes de noms... des noms... Jésus et Saint-Antoine de Padoue !... des noms que je n'oserais jamais vous répéter !... La fureur l'a pris, il a ramassé toutes ses frusques et il a couru vers la rivière. P'tit Louis et Julot le suivaient. Mais ils sont moins lestes, vous savez. Peau-de-Toutou est arrivé le premier sur la berge ; il a débordé un canot. Il s'était déjà bien éloigné, lorsque les autres y sont parvenus. Il s'en allait, le petit coquin !... Alors P'tit Louis a sorti son couteau et, comme cela, à vingt mètres, l'a lancé de toute sa force. Peau-de-Toutou lui tournait le dos, en payayant. L'instant d'après, la pirogue est allé s'échouer contre un tronc d'arbre. L'arme avait pénétré d'une bonne main dans le cercelet !... A vingt mètres, c'est comme je vous le dis... Un joli coup de couteau, hein ?...

Chérubin hocha la tête, en connaisseur :

— Oui... un joli coup de couteau !...

...Ce fut toute l'oraison funèbre de Peau-de-Toutou l'évadé.

(A suivre.)

S.F.



Une pirogue accostait l'appontement.

LA MODE A

PAR

PHOTO



LES CAPELINES IRRÉGULIÈRES SONT TRÈS SEYANTES; VOICI UN DES TROIS ASPECTS DU CHAPEAU PORTÉ PAR M^{me} MARTINEZ DE HOZ AVEC SON ÉLÉGANCE ACCOUTUMÉE

LA BARONNE DE ROTHSCHILD PORTE UNE ROBE GARNIE DE CETTE FINE BRODERIE DE PETITS PLOIS D'UNE DISCRÉTION TRÈS RAFFINÉE.



LA ROBE SI LONGUE DE LA C^{te} DE MONTJOU ET SON PETIT CHAPEAU GARNI DE PLUMES RAPPELLENT LES ÉLÉGANCES D'AVANT-GUERRE.



M^{me} REVEL PORTE AUSSI UNE ROBE BRODÉE. SON CHAPEAU, BORDÉ D'UNE TORSADÉ DE VELOURS BLEU, EST TRÈS ENFONCÉ. A GAUCHE, SECOND ASPECT DU CHAPEAU DE M^{me} MARTINEZ DE HOZ



TROISIÈME ASPECT TRÈS DIFFÉRENT DE LA CAPELINE DE M^{me} MARTINEZ DE HOZ, QUI PARLE AVEC LA CHARMANTE M^{me} GEORGES BLAKE.



SERAIT-CE la reprise de la « Vie Parisienne » qui nous vaut cette mode nouvelle ou une simple coïncidence ? Je ne sais, mais je me souviens qu'au moment même où je donnai dans *VU* quelques conseils aux nombreuses femmes pour lesquelles les petits bonnets d'enfant de chœur me semblaient une coiffure désastreuse, j'éprouvai un grand plaisir à voir, rue de Mogador, les petits chapeaux tombant sur le nez avec leurs plumes d'autruche chatouillant l'oreille et se balançant gaiement au rythme joyeux des refrains d'Offenbach.

— Voilà la diversion qu'il nous faudrait, pensai-je.

Et sans doute je ne fus pas la seule à éprouver ce sentiment. Il fallait du courage pour bouleverser à ce point et si brusquement la mode, mais le succès rapide, étourdissant, qu'elles ont remporté ont vite récompensé celles qui l'ont osé.

La tureur avec laquelle les femmes se battent chez leurs modistes pour avoir leur nouveau chapeau un jour plus tôt, montre à quel point les petits bonnets découvrant le front ont vieilli en un clin d'œil. C'est une fortune pour les modistes ! Chacune d'elles est « celle qui a lancé la première cette mode » et « tout Paris me copie, c'est décourageant ! » est le refrain général.

Quel changement cette révolution peut-elle amener dans la coiffure ?

Verrons-nous des chignons de boucles ou les cheveux très relevés derrière et roulés en côte, comme les portait lady Fellowes au mariage de sa fille ?

Et les robes ? Seront-elles plus travaillées, plus amples, plus froufroutantes ? C'est bien possible. En attendant, remarquez la grande vogue des charmantes robes de Vionnet brodées de petits plis dont trois se trouvent reproduites ici-même.

UX COURSES

FRANCINE

SEEBERGER



NE DIRAIT-ON PAS UNE GRAVURE ANCIENNE ? LA FORME ET LA GARNITURE DE CES CHAPEAUX SONT BIEN 1867.



LE CHAPEAU DE VELOURS VERT DE Mlle SUZY VERNON EUT LE PLUS GRAND SUCCÈS AUX COURSES DE CHANTILLY.



LA PRINCESSE AGHA KHAN A ADOPTÉ LE NOUVEAU CHAPEAU SI SEYANT, ENFONCÉ À GAUCHE ET DÉGA- GEANT LE CÔTÉ DROIT.



VOILA ENCORE UN PETIT CHAPEAU DE MÊME TENDANCE. EN PAILLISSON BLANC, BRILLANT ET CRAVATÉ DE NOIR, UNE FLEUR PLATE EN CRISTAL EST FIXÉE DE CÔTÉ.

une révolution
dans la mode...
les chapeaux
" VIE PARISIENNE "

TOUS LES NOUVEAUX CHAPEAUX SONT ENFONCÉS À GAUCHE, CACHANT PARFOIS COMPLÈTEMENT UN ŒIL, LE CÔTÉ DROIT DÉGA- GEANT TOUT À FAIT L'OREILLE.



LE CULTE

DU

PUR-S



...Mais c'est en plat que l'arrivée de grand prix res



Sur l'écran ensoleillé de la grande semaine, toute la gamme des émotions de l'hippisme passe : le grand steeple, les haies sont le couronnement de cette part du sport hippique qu'on a dit illégitime.

PHOTO UNIVERSAL

PARIS, la ville aux cent mille machines, semble dédiée aujourd'hui à la plus belle conquête de l'homme. Bernardin de Saint-Pierre serait surpris de voir combien cet animal qu'il oignit d'une vaseline de poésie, a conquis un peuple mécanicien et lui a donné l'un des derniers éléments de poésie qui lui restent.

Il se peut que le demi-million de spectateurs qui suit l'arabesque imagée du calendrier des courses ne pense point à tout ce qui crée et compose celui qui en est l'astre. Le Pur-Sang est une sorte de Da Lai-Lama des bêtes et des parieurs, la personnification de la dévotion d'un peuple pressé et la matérialisation d'un goût très développé pour le jeu. C'est pourquoi la vraie vie du Pur-Sang ne commence pas dans un pré plus ou moins salé de Normandie ou du Comté de Kent !

Ce foal, titubant sur ses jambes mal équarries, fût-il fils de *Rabelais*, d'*Epinard*, de *Sardanapale*, de *Ksar*, n'est rien tant qu'il n'a pas reçu d'une autre étonnante fiction — l'aréopage de Deauville en est la tête — l'investiture de sa principauté. (J'entends bien que certains éleveurs gardent pour eux leurs yearlings

et ne mènent à Deauville que des bêtes dont ils n'ont que faire.)

L'histoire du Pur-Sang participe un peu de la poésie en ceci qu'il y règne une part de mystère, d'informulé, et qu'une foule innombrable et anonyme collabore à sa composition. C'est la somme des drames, des joies et des défaites, des mille événements du microcosme des Courses qui anime sa merveilleuse personnalité, sa fabuleuse et *inhumaine* réalité.

Un jour d'août à Deauville, au moment où la chaleur resplendit sur la mer et l'avenue des Planches, lorsque le soleil bâille au Bar qui lui est dédié, on voit les personnes, qui sont le grand monde et le demi-monde, gagner le paddock des établissements Chéri.

Yearling, cette bête de conte, va naître à la gloire. En dix-huit mois, le yearling, sous les paumes dures des lads et l'étrille, n'a pas acquis tout son galbe. Il n'est qu'une bête instinctive, inquiète, frémissante plus qu'une vierge patricienne, qui n'entend rien à cette foule assemblée, dont les haleines et les parfums réunis parviennent à dominer le remugle familial de fourrage et de crottin.



C'est à Deauville que les yearlings sont mis aux enchères. — PHOTO WIDE WORLD



Le grand steeple ressemble à une bataille : il n'est pas rare qu'un cheval se rompe un membre au saut d'un obstacle. Mais quel spectacle ! PH. FRENDY



...mission du cheval s'exalte au plus haut point. Une
...le au cinquième acte d'un drame aux belles lignes.
PHOTO UNIVERSAL

PUR-SANG

par

Elie Richard



Quelquefois, un
cheval de steeple
qui a laissé
dans l'herbe son
cavalier, achève la
course et ne manque
pas un seul obsta-
cle... Il en est qui
ont gagné. UNIVERSAL

Or, ce petit prince dont l'ancêtre lointain fut tiré, si l'on en croit la légende anglaise, des brancards, aussitôt qu'il a subi le feu des enchères — qui n'est pas un mot — il est reforge, il est transfiguré. Il apparaît avec les caractéristiques — c'est-à-dire les muscles et les courbes — d'un père qui eut un nom dans les feuilles, il prend, dirait-on, un autre aspect à mesure que les chiffres s'accroissent autour de son nom.

Sa véritable naissance au monde du turf et de la veine est accomplie sous les plus beaux yeux de la terre et sous le lourd regard de quelques hommes qui détiennent la fortune sans limite.

C'est au moment que le cheval disparaît de notre vie quotidienne que le Pur-Sang prend toute sa valeur d'être de luxe, d'animal fabuleux. L'adjudication à Deauville, c'est le premier pari que l'on fasse sur le yearling; le jeu désormais l'accompagnera dans sa vie ainsi qu'une maladie délicate, voire une auréole.

Certains Pur-Sang qui ont été achetés 18.000 francs sous le toit normand de Chéri, ou au Tattersall, ont gagné des millions au cours de leur carrière; mais il en est d'autres qui ont coûté un tiers ou la moitié d'un million, ou davantage, et qui n'ont pas acquis, au cours de leur vie, le prix de leur litière.

Lorsqu'il mise, l'acheteur du yearling possède des éléments de succès: il connaît précisément d'où vient ce sang pur, ce que sont ces muscles, cette poitrine et ce cœur qui tournent en ruant sur le sable. Des lois sévères, des règles absolues portent la science du cheval de Pur-Sang. L'enchérisseur joue sa chance avec des cartes connues.

On a vu, en 1928, l'Aga Khan — l'année avait été profitable aux princes et aux papes — et le comte de Rivaud — la Bourse avait fluctué adorablement — se disputer des poulains à coups de 100.000 francs. L'événement demeurera gravé dans le cœur de 300 personnes ou 400 pour qui la vie, cependant, est remplie d'heures inoubliables.

Chantilly, Maisons-Laffitte accueillent les enfants rois que l'enchère a couronnés. L'animal muet — ou presque — entouré de soins déferants, va devenir par ce respect de tous un être poli, net, indolent hors la course; et tout ceci et tout cela lui donnent cette physiologie d'être orgueilleux et héroïque, pour ainsi dire sacré qui mettra dans l'émotion religieuse 500.000 personnes, depuis le jour du Jockey-Club jusqu'au Grand Prix — et plus loin encore.

(On tend, en effet, à mesure que les courses deviennent populaires — c'est-à-dire entrent dans la vie sociale, à allonger la saison des Courses par des nouvelles épreuves qui la rendent interminable et cruelle pour les chevaux, qui la poussent jusqu'au meeting de

Deauville. C'est la rançon de la popularité! Un phénomène cependant se manifeste à ce point de l'évolution: selon que la foule des Hippodromes s'accroît, la bête s'éloigne, perd de sa réalité et n'est plus que l'instrument de la chance: c'est-à-dire une sorte de mythe à la fois bienfaisant et impitoyable.)

La rude école que Chantilly et que Maisons-Laffitte! La bête aux pieds d'or y est « travaillée » par des hommes énergiques, laconiques, britanniques qui en ont la passion ou par des Français plus diserts qui forment une école nouvelle où l'anglicisme est assez raillé. On la conduit d'abord prosaïquement au terrain d'entraînement ou tout simplement au paddock et vous la fait tourner, au bout d'une longe que tient un head-lad sévère, cependant qu'un nabot d'apprenti fait claquer en sautillant une indulgente chambrière.

Le travail ne dure pas des années! Six mois à peine, après le dressage, yearling court sur la petite piste de l'hippodrome de Chantilly ou sur le terrain des Aigles, ou dans la plaine d'Achères, de petits galops d'essai qui le laissent tremblant et ruisselant.

Ah! ces matins alacres de Chantilly, ces envolées de poulains et de pouliches sous les grands arbres de la vieille forêt! Je ne me lasserai pas de rendre hommage au cordial, au savant, au jovial Michel Pantall qui me conduisit un matin de printemps au plus passionnant spectacle du training.

Les oiseaux grelotaient dans les verdure neuves de la forêt, un soleil frais — un yearling d'astre! — traversait les futaies de lances lumineuses. Au bout des avenues, un château ou une statue éclatait de blancheur.

Le head-lad, monté sur un poney, son programme de travail à la main, lançait, d'un coup de poing, un peloton, ou seulement deux, trois chevaux montés par des apprentis ou même des jockeys. Et ces bêtes dont le « métal » déjà prenait des formes suaves à l'œil, qui devenaient de plus en plus des êtres surnaturels, des êtres de luxe, ces animaux généreux, dis-je, partaient, et l'on eût dit qu'ils s'envolaient...

L'entraîneur, le maître sculpteur pourrait-on dire, est debout au bord de la piste molle, qui a été ameu- blie, soignée dès l'aube, mieux qu'un lit de citoyen moyen. Il écoute le galop sourd, syncopé, la respiration des bêtes qui emplissent la paix du matin de son énorme halètement; on dirait encore d'un médecin qui ausculte — à distance, s'il se peut — ses patients.

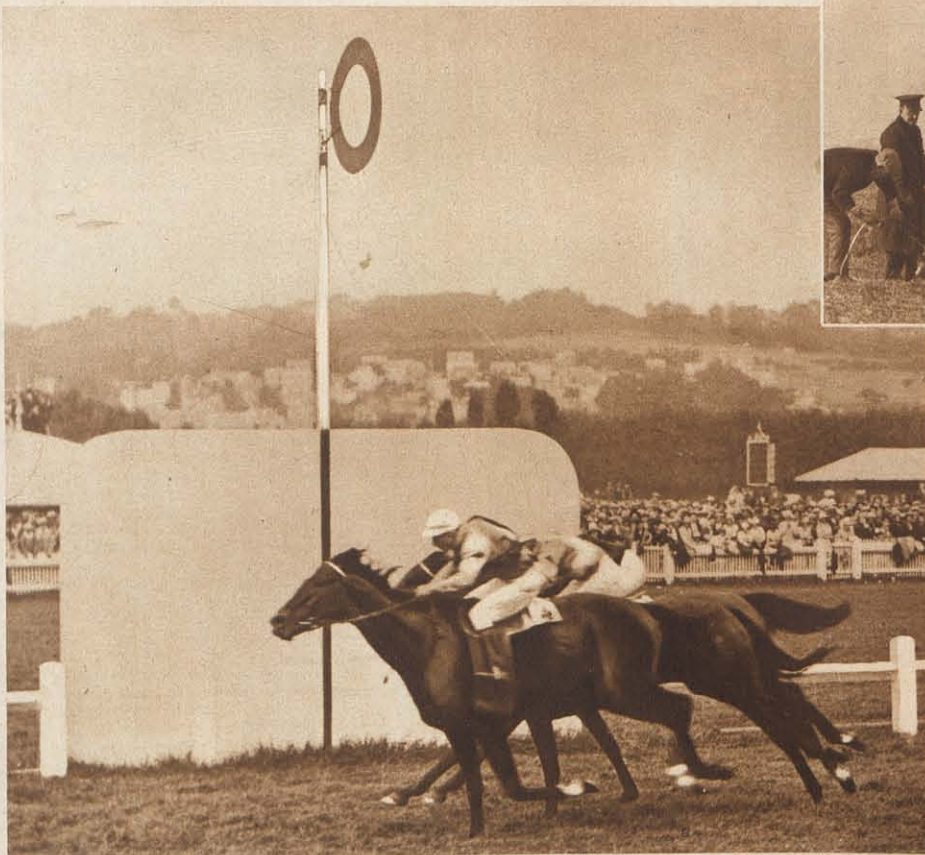
Tout à l'heure, il dira :

— Un peu de nitre pour celui-ci. Un peu de son, pour celui-là! *Rayon d'azur* souffre..., etc.

Il siffle parfois et le centaure qui galopait comme une vague, ralentit ou accélère encore.

Le travail et les essais du matin préparent l'éton-





Quel moment émouvant lorsque les chevaux finissent leur parcours, épaule contre épaule, le souffle haletant, sous le jockey en furie...

PHOTO WIDE WORLD



Lorsque le pur sang s'est brisé un membre en tombant sur un obstacle, le vétérinaire vient indifférent à la gloire, il abrège ses souffrances d'une piqûre. — PHOTO UNIVERSAL

nante étude des possibilités et prélude à ce raisonnement du cabinet de l'entraîneur, de l'entraîneur digne de son titre, les engagements. Mon Dieu, oui ! Tout ce savant dosage de galops, de canter et de « pas » en plein air, aboutit à l'engagement du cheval, dans telle ou telle épreuve qui sera courte, dans six mois, dans un an. Le prosaïque papier, signé par l'homme du training et qu'on porte au bureau des Sociétés de courses, servira à illustrer l'animal-roi, ou le déshonorer.

De surcroît — et les intéressés ne l'oublient jamais car il faut durer, vivre confortablement et s'enrichir encore — il payera l'entraîneur et parfois le propriétaire.

L'entraîneur Leigh essayait un jour des poulains à Chantilly Epinard, fils de Badajos, parti sur une piste deux cents mètres derrière les chevaux d'une autre maison, les rejoignit après 6 ou 700 mètres. Leigh vérifia par la suite qu'il ne s'était pas trompé : le poulain de M. Pierre Wertheimer était le plus vite qu'on ait connu depuis vingt ans.

Telle fut la découverte d'Epinard qui fit une brève et fantastique carrière : tels sont les essais...

Le père Lieux qui fut, ainsi que Duke, d'Okuyens, Lucien Robert, etc., un découvreur et même un créateur de chevaux savait l'importance de ce travail de l'entraînement. Il inventa, pour ainsi dire, certains krachs. Il poussa très loin son art.

Joseph Lieux appartenait à une génération réaliste d'hommes de cheval : ils avaient discerné ce qu'il tient de profitable dans les méthodes exotiques sans en avoir la superstition ; aussi bien, s'égalèrent-ils aux Anglais et aux Américains.

Le père Lieux avait en propre une perspicacité étonnante, un jugement sûr. Un jour de septembre 1905, il vit courir dans un selling de deux ans un certain Moulins la Marche ; la bête l'attira par la façon dont elle achevait la course. Cheval, robuste de membres, mais, de ventre, énorme ! Il l'acquitta pour neuf mille et quelques francs. Il le travailla.

En quelques années, la bête devint célèbre et rapporta une fortune à son propriétaire. (Tel est l'entraînement et tel est l'entraîneur.)



Sur le pur sang, il y a donc, solidement basé, un jeu perpétuel. Lorsqu'il est acheté à Deauville, on joue ; lorsqu'il est entraîné et engagé, on joue. Le pari du joueur ne vient qu'à la fin ; je dirai à l'apogée : au moment où la bête perd pied, devient plus que le merveilleux coureur, entraîné, pourvu de poumons et d'un cœur éprouvés, prend la figure enfin d'un être de fable, exactement un centaure, composé d'un organisme rapide et d'une intelligence amovible. Mais oui ! Cheval : cœur d'acier ; jockey : esprit vif !



Tel cheval qui prétendit au grand prix tire dans les rues parisiennes l'un des derniers sapins. — PHOTO KEYSTONE

Sa vie publique commence.

Que ce soit le Derby, ou le prix de Diane, où poulains et poulains de classe s'affrontent, c'est la fête de Chantilly qui ouvre la carrière du crack. Le champ de Courses est cerné de solennelles futaies et borné par les monumentales Grandes Ecuries. Le Château des Condé apparaît sur le bronze ou l'or des bois, au milieu de son miroir d'eau. Le décor convient à ce prince.

Lorsque les trois ans s'envolent, c'est sous ce ciel du Valois une féerie délicate. Ainsi commencent les fastes de la gloire. Et puis, c'est Longchamp. Le cérémonial y est complexe parfois, mais il s'y marie la tradition finissante avec une passion moderne du sport.

On connaît tout cela : quelques traits pour en délimiter l'essentiel... Le grand prix, c'est l'apothéose : on en a vu le théâtre, pour peu qu'on ait vécu trois saisons à Paris.

Longchamp est une jolie plaine entourée d'eaux, de coteaux lointains et de bois. Certains jours de printemps on possède toute la délicatesse d'un Jonkind, la finesse du paysage d'Ile-de-France, retouché par un moderne.

Le Pur Sang est célébré, là, par une foule innombrable qui unit les élégances du monde à la joie unique de la foule parisienne.

Le soir est doux sur la plage de Longchamp, quand les chevaux rentrent. Sur les cinq heures, le vent prend une odeur singulière de chypre, de crotin et d'essence brûlée. Les casaque s'enfoncent dans une brume bise. Au sortir des bêtes, les vieilles joueuses aux talons rongés, regardent leurs favoris embarquer dans des voitures mieux capitonnées que des sleepings.

Et ainsi, le cheval de sang continue une vie merveilleuse parmi les événements mondains ou tragiques, qui s'achèvera par un accident glorieux — un éclatement du cœur, au cours d'une course héroïque — ou par une retraite plus ou moins obscure, au haras, ou dans l'écurie d'un maréchal de France.

Elie RICHARD.

L'ANGLAIS TEL QU'ON LE PARLE

ET...

LA courte pièce de Tristan Bernard, revue, corrigée et considérablement augmentée par le metteur en scène Robert Boudrioz, comporte deux éléments comiques qui pourraient se définir ainsi : l'anglais tel que ne le parle pas un clochard malencontreusement affublé d'un uniforme d'interprète ; et le français tel que le parle une jeune anglaise amoureuse et un honorable gentleman furieux.

Mais laissons Tramel se débrouiller tant bien que mal avec cette langue qui lui reste si parfaitement étrangère... Allons entendre l'anglais tel qu'on le parlait à Londres au siècle dernier, l'américain tel qu'on le parle de nos jours à Hollywood.

Tramel et Hamilton, dans *L'Anglais tel qu'on le parle*.



La leçon de mandoline, dans *High Society Blues* : Charles Farrell et Janet Gaynor.

Hélas ! *Disraëli* est un film 100 % diplomate, et la finesse de George Arliss ne parvient pas à rendre vivantes ces intrigues de cour et de coulisses.

Autre désillusion et combien plus grande : toute la saine et forte jeunesse de Charles Farrell fait place, dans *High Society Blues* à l'aisance aimable, et aux sourires d'un jeune amoureux conventionnel.

Quant à *Ladies' Man*, ce n'est qu'une longue suite de conversations entre William Powell et Carole Lombard, William Powell et Kay Francis, qui se termine — enfin ! — sur une scène très dramatique, et presque assez belle pour sauver le reste.

Il est tout de même surprenant qu'à l'heure où nous attendons avec tant d'impatience la version intégrale américaine de *Big House*, les cinémas spécialisés de Paris n'aient rien d'autre à nous offrir que cette avalanche de médiocres comédies mondaines.

Henri TRACOL.

TEL QU'ON L'ENTEND...



Les trois interprètes de *Ladies' Man* : Kay Francis, Carole Lombard et William Powell.



POLOGNE 1930. — Mise en scène de
Léon Schiller pour *La Tour de Babel*
(décor de Shvinski).

TÉMOIGNAGES DE



U.R.S.S. 1927. — Maquillage-masque
pour *L'Amour des Trois Oranges*.



ETATS-UNIS 1923. — Mise en scène de
Norman Bel Geddes pour *La Divine Comédie*.

La saison théâtrale est terminée. On constate que du Jacques Copeau qui organisa en 1919, avec Louis Jouvet la scène du Vieux-Colombier au Jacques Copeau « prolongé » de la *Compagnie des Quinze* avec la mise en scène de *Noë* et du *Viol de Lucrèce* sur des textes d'André Obey, il n'y a qu'une évolution technique et

non un changement d'esprit. Ce phénomène n'est pas particulier à la France. Il semble bien que l'art du théâtre proprement dit arrive à la fin d'une étape.

Le théâtre anarchique d'aujourd'hui reflète expressément, dans son ensemble, l'état de crise aiguë de la société : crise économique, crise politique, crise morale, crise intellectuelle. Depuis la guerre de 1914, on s'aperçoit que, en réaction contre le règne du peintre au théâtre qui commença avec le symbolisme et triompha avec les Ballets Russes, se sont successivement développés l'expressionnisme, le constructivisme et divers systèmes dont l'objet était de restaurer avant tout l'autorité du comédien et l'autorité du metteur en scène.

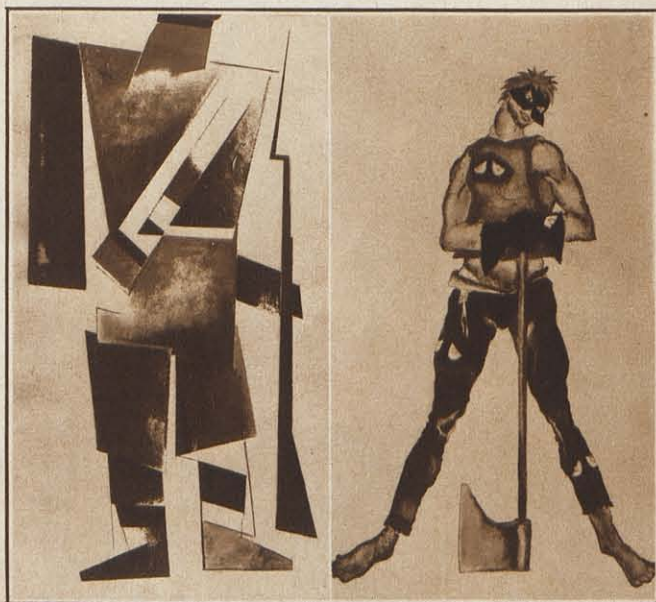
Dans un ouvrage monumental et qui a justement pour titre : *Tendances nouvelles du théâtre*, Léon Moussinac fait la somme des résultats obtenus et fixe les réalisations les plus caractéristiques. Documentation — type qui nous permet de faire le point et de suivre la marche des recherches à travers le monde. Par Copeau, Jouvet, Dullin, Baty, Cocteau (avec toute l'œuvre des Ballets Suédois de Rolf, de Maré) et les Russes Meyerhold, Vagtanhov, Taïroff, Granovski, en passant par les plus intéressants metteurs en scène d'Allemagne, d'Autriche, de Pologne, d'Italie, de Tchécoslovaquie, de Yougoslavie, on rejoint les jeunes organisateurs américains : Norman Bel Geddes, Edmond Jones, etc...

Il apparaît ainsi que les recherches techniques ont sensiblement renouvelé la forme, mais que les auteurs dramatiques ne se sont guère intéressés à ce travail théorique. Le contenu littéraire des pièces doit être adapté, plus ou moins bien, à l'instrument qui le dépasse et qui tend à correspondre, lui, aux besoins nouveaux

L'illustration de cet article est empruntée à l'ouvrage

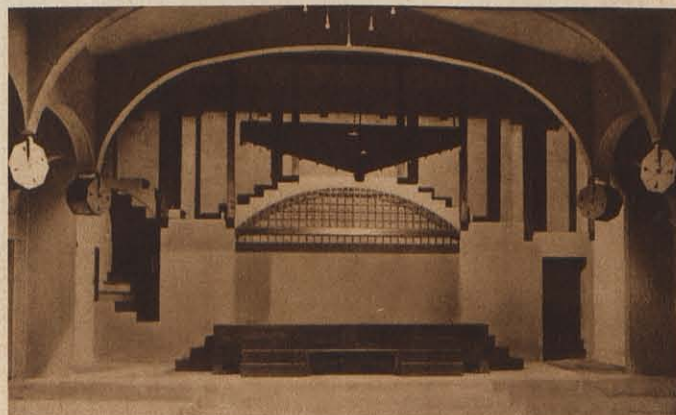


ROME 1920. — Marionnette
de Depero pour *Ballet plastique*.



MOSCOU 1921. — Costume de
Rodtchenko pour *Nous autres*.

NEW-YORK 1924. — Costume de
Norman Bel Geddes pour *Le Miracle*.



PARIS 1929. — Le Tréteau pour jouer Molière
chez Jacques Copeau au Vieux-Colombier.



U. R. S. S. 1927. — Masque de Rabinovitch.



FLANDRE 1924. — Mise en scène de Johan de Meester pour *Lucifer* (décor de René Moulart).

ELLES DU THÉÂTRE

mac : Tendances nouvelles du Théâtre (Albert Lévy, éditeur).



PARIS 1927. — Costume de Jean Hugo pour *Roméo et Juliette*.

du public. Léon Moussinac note qu'il est notoire que « la désaffection présente du théâtre, sauf en U.R.S.S., provient du fait qu'on ne trouve pas sur la scène l'équivalent d'une substance et d'une émotion que procurent déjà d'autres spectacles — et à l'échelle internationale : Sports, music hall, cinéma. »

Le fait le plus important c'est la naissance et le développement considérable déjà dans certains pays (U.R.S.S., Allemagne, Pologne, Tchécoslovaquie), d'un théâtre d'amateurs, théâtre politique il est vrai, constitué par des groupes ouvriers, mais qui découvre dans les conditions mêmes, difficiles, de son existence et de son programme, des modes originaux d'expression. Ce n'est là encore qu'une ébauche, mais il est caractéristique que ces organisations spéciales luttent avec succès, en Russie, par exemple, contre certaines tendances du théâtre professionnel et parviennent à dépasser souvent l'influence de ce dernier sur les masses.

On sait déjà que le théâtre américain proprement dit s'est révélé dans les groupements d'amateurs, notamment dans ceux des Universités.

Ce qu'il faut retenir d'essentiel, dans les tendances nouvelles, c'est cette recherche, hors des formules traditionnelles ou d'avant-garde qui restent, la plupart du temps, des manifestations de dilettantisme et n'ont aucune liaison avec la vie, de formes expressives nouvelles s'accordant directement avec les besoins des foules populaires.

Gaston Baty a écrit : « Le théâtre contemporain sent mauvais ». C'est qu'il se décompose. Et, il est fort possible qu'on retourne, par l'économique, le politique et le social, aux sources primitives, brutales



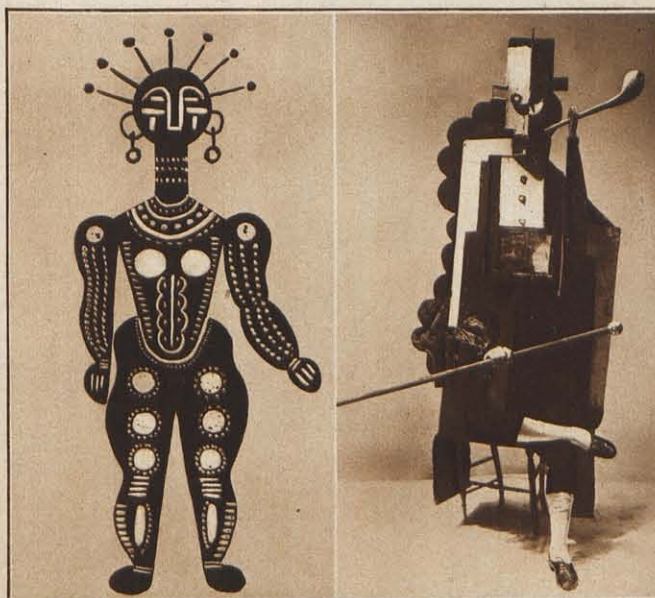
YOUgoslavIE 1925. — Mise en scène de Babic pour *La Nuit des Rois*.

et simples, du concept théâtral. L'estérisme est sans vertu. Les faits reprennent leur empire. L'expérience du théâtre politique d'Erwin Piscator, à Berlin, est significative. Un cycle se ferme, un autre s'ouvre. Il est certain que nous assisterons, au cours de ces prochaines années, à un développement nouveau du théâtre sous toutes ses formes.

P. R.

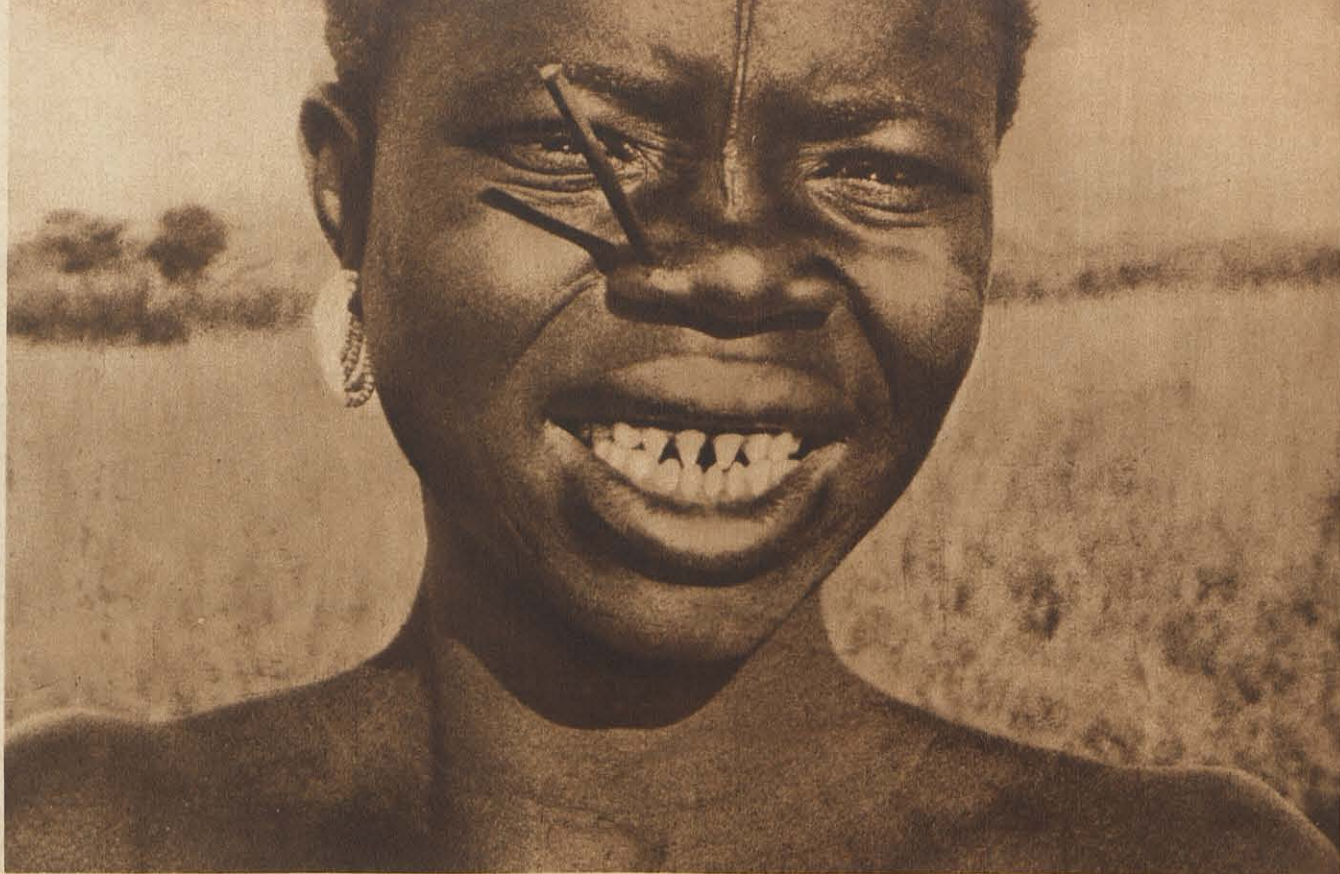


U. R. S. S. 1922. — Mise en scène de Taïroff pour *Giroflé - Girofla*.



PARIS 1923. — Costume de F. Léger pour *La Création du Monde*.

PARIS 1915. — Costume de Picasso pour *Parade*.



Une allumette dans la narine, parure modeste dont ne se suffira plus cette Sara lorsque son homme reviendra du chemin de fer la cantine pleine de verroterie et d'étoffes.

LE NOUVEL ASPECT DE L'AFRIQUE NOIRE

Par G.-R. MANUE



Imagine-t-on la somme de patience que représente l'éducation sommaire de ces êtres ?

Le Congo-Océan, cette œuvre impériale qui eût exalté Paul Adam, propose aux ingénieurs les problèmes d'un chemin de fer de montagne et de plaine qu'ils doivent résoudre avec le concours d'une main-d'œuvre malhabile.→

Nous sommes las du pittoresque indigène. Tant de négrieres nous ont été offertes, depuis quelques années, que nous ne nous soucions plus guère de cet exotisme trop bien fabriqué pour nous émouvoir. Il ne faut point médire du snobisme. La vogue des arts primitifs aura eu, tout au moins, le mérite d'orienter la curiosité des foules françaises vers des pays lointains, qu'elles laissaient, jusque-là, en fief aux seuls mauvais garçons. Le roman, le film, les croisières automobiles ont nourri cet intérêt, en lui offrant des spectacles amusants, de belles images un peu conventionnelles. Mais l'essentiel est que les Français aient enfin pris conscience de la grandeur de leur domaine d'outre-mer. Fatigués de tams-tams et de danses, ils vont pouvoir s'intéresser aux réalisations de leur race, sous les cieux les plus divers. Il y a là un autre pittoresque, singulièrement plus émouvant, et tonique.

Le Maroc, à deux pas de la France, propose chaque

année, à des milliers de visiteurs, le double aspect d'un passé somptueux et du modernisme le plus aigu. Le Protectorat est, à quinze heures d'avion, l'exposition permanente où l'on peut voir, en action, les qualités civilisatrices de notre peuple.

Après l'Exposition coloniale, les touristes et les amateurs d'une vie ardente, pousseront plus loin vers le Sud. Par le Sahara, ils gagneront l'Afrique occidentale. Aller au Soudan par le Tanesrouft n'est déjà plus un raid, du grand sport, sans plus. L'avion, l'an prochain, nous conduira au Tchad, puis à Madagascar en douze jours. Les bateaux, des *Chargeurs Réunis*, luxueux et adaptés à une navigation sous les Tropiques, iront en moins de quatorze jours, jusqu'à notre colonie africaine la plus au Sud. Il n'y a donc plus de distance. On ne découvre plus rien en Afrique. On vit, sous l'Equateur, comme dans le Midi, à peu de choses près. Dans des régions, dont on disait, il



y a vingt ans, qu'elles étaient des cimetières de blancs, des femmes françaises, ni plus ni moins vigoureuses que leurs sœurs, accouchent et leurs enfants vivent, prospèrent. La présence des femmes à la colonie, la possibilité de recréer outre-mer, le foyer conjugal a bouleversé la vie coloniales. Finies les lentes décivilisations, le glissement de l'Européen vers la vie indigène. Dans les centres importants, on mène une existence provinciale, dans la brousse, une petite bourgeoisie timorée, devient une femme allante, courageuse, débrouillarde, collaboratrice naturelle de son mari.

Et tout ce changement tient à bien peu de choses : à l'usage quotidien de la quinine préventive, qui a fait disparaître la plupart des grandes maladies coloniales.

Il y a encore des indigènes aux colonies, et qui vivent peu vêtus, paresseux et flegmatiques. Le noir d'Afrique est certainement le moins évolué des naturels dont nous avons entrepris l'éducation. Sa vie est emprisonnée dans un labyrinthe de coutumes, d'interdits. Il n'a pas de besoins et ce n'est pas une tâche aisée que d'en créer à un être qui n'a que peu de curiosités. Parce qu'il n'a pas de besoin, le noir ne songe guère à travailler plus qu'il ne faut pour assurer sa subsistance. Une plantation à deux pas de sa case lui donne de quoi nourrir sa famille. Une chasse heureuse est l'occasion d'une bafée de viande fraîche. Mais que les pluies tardent, c'est la saison des ventres creux qu'on ne saurait passer qu'allongés à l'ombre, mettant en veilleuse l'activité du corps. Aussi, ces splendides carcasses de nègres ne sont-elles que maigrement étoffées de muscles. Les hommes de la brousse sont des sous-alimentés, incapables d'un effort soutenu. On mesure aussitôt la difficulté que rencontrent les Blancs contraints d'utiliser une telle main-d'œuvre. Peu de rendement. La maladresse s'ajoutant à la faiblesse.

Une patiente éducation est donc nécessaire qui s'attaque d'abord au ventre qu'il faut accoutumer aux repas pris à heures fixes. Puis, il faut ensuite discipliner les mouvements de ces grands corps patauds. Mais les résultats physiques sont rapidement acquis. L'ossature se recouvre de beaux muscles souples. Pour illustrer les bienfaits du travail régulier chez les primitifs, on devrait photographier, nus, côte à côte, le noir du village au ventre proéminent et le tirailleur ou le travailleur après un an de contrainte. Car il faut de la contrainte pour obtenir un rendement. Et c'est cette obligation du travail que les Augures de Genève ont voulu réglementer à l'instar de l'Europe.

Les bonnes âmes pour qui l'homme simple des hautes forêts est encore le bon sauvage romantique s'indignent : « Mais qu'on les laisse à leurs habitudes, à leur sage vie contemplative. Ils étaient heureux avant notre venue. » Heureux, c'est-à-dire qu'ils avaient le droit de se manger entre eux à toute occasion, que les sorciers pouvaient faire tuer douze ou cinquante innocents dans la recherche du coupable d'une mort inexplicable, que les forts pouvaient razer à leur gré, les sédentaires désarmés. Au moins avons-nous apporté la paix qui signifie pour le noir, la possibilité de cultiver son champ avec la certitude qu'il en mangera le produit.



Les pileuses de mil, en faisant sauter le pilon, parlent maintenant des robes et des bijoux que leurs sœurs revenues du chemin de fer Congo-Océan ont rapportés des pays du grand travail.



Cette maison du port à Pointe-Noire laissera indifférents les amateurs de pittoresque indigène. Mais quelle signification impériale n'acquiert-elle pas lorsqu'on met en regard les cases voisines, vestige d'une époque périmée.

Nous ne nous flatons pas d'être des apôtres purement désintéressés. Nous n'avons pas conquis des colonies pour le seul bonheur des races qui les peuplent. Mais l'intérêt de la Métropole se lie si bien à celui du naturel, instrument de la prospérité, qu'on ne saurait les séparer.

Je viens de faire, en Afrique noire, un voyage rapide qui, venant après ceux que j'y fais chaque année, depuis 1927, m'a permis de prendre, à dix-huit mois de distance, la mesure de ce que nous faisons.

Nous faisons vite et beaucoup, avec pas grand'chose. Vérité banale, qui, demain, ne correspondra pas à la réalité puisque les emprunts coloniaux ont été votés et que nous allons enfin équiper des pays neufs, où nous récoltions malgré de médiocres semences.

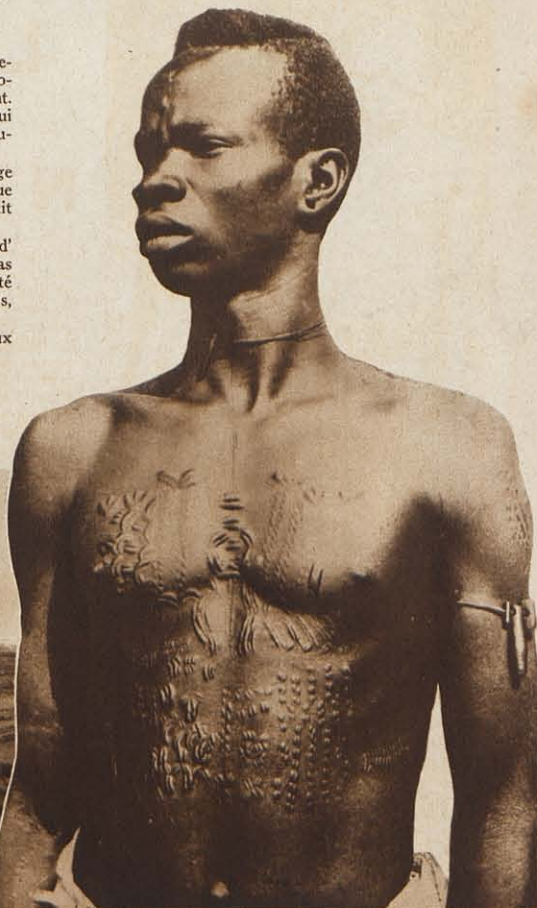
Sur le *Père de Foucauld*, paquebot luxueux

à l'instar des *liners* d'Extrême-Orient, j'avais pour commensaux des hommes d'action, peu bruyants mais passionnés. Leur conversation vous plonge sans délai dans le vif de leurs réalisations. Tel qui, au Soudan, crée des barrages qui donneront au delta nigérien une fertilité inconnue, tel autre attaché à produire du cacao en côte d'Ivoire, celui-ci, enfin, qui trace des routes, jette des ponts, ouvre à la vie économique des pays dont les habitants naïfs apportent encore à l'étape du mil pour nourrir les chevaux invisibles de l'autre, on les écoute, parler leur vie. Bain de concret, saine réalité.

Mais plus que toute autre colonie, l'Afrique équatoriale conquiert, quand on a le goût d'une certaine puissance. Une colonie sommeillait, de 1880 où nous l'acquiescions sans un coup de fusil — par la grâce de Brazza — à 1925 où un ministre des Colonies y cassa un gouverneur ambitieux. Ambitieux, le mot veut être expliqué. Il s'agit de cette ardeur qui pousse un homme qui ne demande rien à la vie, à se dépasser en liant son sort à celui d'une œuvre de taille.

Le gouverneur général Antonetti a pris un empire assoupi, séparé de la mer par une barrière de montagnes catholiques. Il n'a eu de cesse que cet isolement ne cessât. Le chemin de fer dont on avait, pendant quarante ans, décrété l'urgence, était esquissé, aux deux bouts, côté Fleuve Congo, côté Atlantique. On s'était arrêté à la montagne. Dès maintenant, on va, en trois jours, de Pointe Noire sur la mer, à Brazzaville sur le Congo. On faisait cette route en dix jours, il y a huit ans, en trente il y a vingt ans.

Je m'émerveillais devant le spectacle des grands Saras venus du Tchad, maniant le pistolet de mineur, poussant les wagonnets, devant les Bandas et les Bayas farouches, utilisant sans étonnement les outils compliqués de notre technique. Les femmes allaient des négrillons, nés sur le tracé. Mais elles sont habillées et c'est là le prodige. Habillées de cotonnades multicolores, chaussées d'espadrilles, coiffées de madras. Elles ont eu, elles, les premières, des besoins superflus. C'est là, me semble-t-il, le nouvel aspect de l'Afrique : des pays révolutionnés par le rail, la route, l'avion, des indigènes passant, sans le moindre étonnement, de la vie la plus primitive à une existence plus large qui leur donne la forme de bonheur qu'ils préfèrent : le ventre plein et la sécurité. G.-R. M.



Les grands Saras du Nord, pacifiques et dociles, passent en moins d'un an de la vie végétative à l'existence régulière d'un travailleur bien nourri.



Pointe-Noire est un vaste chantier où les maisons sortent du sable blanc comme des champignons après la pluie.

3 choses à faire pour avoir les dents saines et les conserver belles... longtemps

Alimentation appropriée, emploi de Pepsodent deux fois par jour, visite au dentiste tous les six mois : le summum de protection d'après la science moderne.

1 Entre autres aliments consommez chaque jour des œufs du fruit cru De la salade, des légumes frais Un 1/2 citron avec du jus d'orange et enfin du lait.	2 Servez-vous de Pepsodent deux fois par jour.	3 Visitez votre dentiste au moins deux fois l'an.
---	--	---

On sait aujourd'hui que le pouvoir de résistance des dents à la carie peut être intensifié par une alimentation quotidienne appropriée.

Chaque jour aussi, vous devez débarrasser vos dents du film, cette couche fongée qui y adhère, ternit leur émail et le tache. Leur protection dépend de son enlèvement et celui-ci sera assuré par l'usage de Pepsodent qui a été créé à cet effet.

Aliments appropriés, usage de Pepsodent deux fois par jour, visite

au dentiste au moins deux fois l'an : telles sont les mesures les plus sûres pour avoir de belles et bonnes dents.

GRATUIT
UN TUBE p^r 10 jours **5.537**
Pepsodent

Phie SCOTT, 348, r. St-Honoré, Paris.

Veuillez m'envoyer gratuitement la tube Pepsodent pour 10 jours.

Nom _____

Adresse _____



50 % moins cher
FAUTEUILS
cuir patiné

GRAND CONFORT

Forme nouvelle depuis **175 fr.**

EXPOSITION UNIQUE
200 MODÈLES EN ATELIER

CONSTANT, 42, rue Chanzy, 42 Paris-II

CATALOGUE SUR DEMANDE. — OUVERT SAMEDI TOUTE LA JOURNÉE

MAISON FONDÉE EN 1916

LE POSTE SECTEUR
E.ANCEL
FAIT AIMER
LA T.S.F.

Les Européens en haut-parleur
SANS ANTENNE
A CRÉDIT :
135 francs
à la commande
et 12 mensuel de 120 fr.
Tous renseignements les Publicités 15.

83 Rue de Rome - PARIS

CROYEZ-VOUS OUI... ou NON ?



aux sciences hindoues ?
Que vous y croyiez ou pas, les prédictions sur votre AVENIR que vous donnera LE SPIRITE HINDOU, 14, Rue de Tilsit, PARIS, vous convaincront. Il vous donnera des conseils et vous fera réaliser toutes vos ambitions : AMOUR, ARGENT, SANTÉ. De 10 à 11 h. et de 4 à 7 h. Métro : Etoile Tél. : Carnot 19-61

DES CENTAINES D'ATTESSTATIONS :
« Mon mari passait des nuits dehors. Il s'était complètement détaché de moi. Maintenant il ne sait que faire pour m'être agréable. Je vous remercie de vos conseils, etc... Mme B. »
« Je suis heureuse, comment vous remercier, Je me souviendrai toujours que c'est grâce à vous que j'ai vendu mon fonds de commerce et dans de si bonnes conditions. Cela faisait 2 ans que je cherchais à le vendre, vous seul m'avez fait réussir, Mme Morin »

PEYOTE

LA PLANTE QUI REND LA VIE MERVEILLEUSE
TRAMNI Guérit les crises Nerveuses, la Névrose d'épuisement, et rend l'équilibre et l'énergie décaplée. Grâce à la cure du PEYOTE vous ne serez plus martyrisé par vos Nerfs. PEYOTE c'est la santé
Laboratoire, 5, place Blanche, Paris et toutes Pharmacies : 20 francs.

LES CADEAUX
DE
COMEDIA
A L'OCCASION DE SES NOCES D'ARGENT
(25^{ème} Anniversaire)

COMEDIA

Directeur : JEAN DE ROVERA

Le grand Quotidien illustré d'Informations mondiales

SUR

LE THÉÂTRE - LA MUSIQUE - LE CINÉMA
LES BEAUX-ARTS - LES BELLES LETTRES
LA VIE DE PARIS & LES CHOSES DU JOUR

VOUS OFFRE

pendant la période du 1^{er} au 30 Juin 1931 exclusivement

UN ABONNEMENT D'UN AN
au prix de **80 Frs** au lieu de **125**

et VOUS DONNE

le choix entre l'une des magnifiques primes dont liste ci-après :

PARFUMS et PRODUITS DE BEAUTÉ, MAROQUINERIE,
COLLIERS*, VAPORISATEURS*, STYLOGRAPHES*, COFFRETS
à CIGARETTES*, DISQUES, LIVRES*, BAS de SOIE*, LIQUEURS,
etc... etc...

Vous trouverez chaque jour dans "COMEDIA" la liste détaillée des Primes ci-dessus. Cette même liste vous sera fournie gratuitement sur demande adressée aux Bureaux du Journal. Seules les Primes marquées d'une astérisque (*) peuvent être expédiées par la poste. Prière de joindre au montant de l'abonnement la somme de **1.50** pour frais d'envoi de la prime.

COMEDIA

51, Rue Saint-Georges, PARIS — (Compte Chèques Postaux PARIS 326-72)

BULLETIN D'ABONNEMENT

NOM : _____

ADRESSE : _____

PRIME CHOISIE : _____

RÈGLEMENT (Chèque, Chèque postal, Mandat, Recouvrement) _____

TAROTS ÉGYPTIENS

Secret Indien infailible.

Mme SIMONE, extraordinaire par la précision de ses prédictions. Fixe dates événements, guide, conseille, dévoile tout. Facilité réalisations. Succès. Procédés orientaux. Grand jeu de la main. 47, rue Saint-Ferdinand, de 1 heure à 7 heures, sauf Dimanches. Correspondance, date naissance 20 fr.

DIABÉTIQUES

Chassez votre sucre sans vous astreindre à jeûner inutilement. En joignant un timbre pour la réponse, donner votre nom et votre adresse à :
FR. LOEW, 5, rue Grandidier, Strasbourg, 110

TOUTES LES MARQUES
PORTATIVES

Underwood
Remington
Corona
Royal
Erika
etc.



depuis **85^{es}** par mois

CENTRALISATION
DES G^{des} MARQUES

94, r. Lafayette Paris PROV. 35-34

CATALOGUE P GRATUIT SUR DEMANDE



Les carabiniers des "Brigands" à l'Opéra Comique.

PH. HENRI MANUEL

SPECTACLES

par

Florent FELS

THEATRE DE L'OPERA-COMIQUE : *Les Brigands*. — SALLE PLEYEL : *Léon Daudet*.

P ARMI la centaine d'œuvres dont Jacques Offenbach a régalié ses contemporains, on pouvait choisir aisément celle qui, en révélant ses dons dans leur plus vif éclat, n'offusque point le public traditionnel de l'Opéra-Comique. *La Vie Parisienne* fait, chaque soir, la preuve, au Théâtre Mogador, que le maître du théâtre bouffe peut encore faire salle comble. Je doute qu'il en soit de même à la Salle Favart. Et cependant, l'interprétation féminine, Emma Luart en tête, y montre pour la défense de la soirée, toute la richesse de dons variés. Par con-

tre, la lourdeur, la monotonie des hauteurs, ajoute encore à celles d'une des rares opérettes ennuyeuses d'Offenbach. Et ce n'est point M. Dranem qui est fait pour relever le niveau artistique des *Brigands*. Cependant, lorsque vers onze heures du soir, le célèbre interprète du *Bout du Quai* s'avance vers la rampe, une houle d'impatience parcourt la salle : il faisait vedette et attraction. On l'applaudit, on le bissa, mais pouvait-il chanter *Les Petits Pois*, je vous le demande ? Il avait fait son petit effet, simplement, dans le rôle

d'un caissier malhonnête où l'on voulait voir, où l'on peut toujours trouver, des allusions aux scandales de l'époque. Le seul bon moment de la soirée fut lors de l'apparition des Carabiniers. Habillés en crustacés géants, bottés en chicards, ils eurent tout le succès de la pièce. Mais quel avantage y avait-il pour donner conjointement aux *Contes d'Hoffmann*, une œuvre d'Offenbach au second théâtre lyrique français, d'aller choisir cette ennuyeuse partition et ce médiocre livret ? Si l'on voulait éviter aux familles la vue des débordements de Vénus ou de la Grande Duchesse, pourquoi n'avoir point fait figurer au répertoire de la Salle Favart, cet opéra-comique exquis, permettant des décors somptueux, toute la flore du Pérou et tout l'éclat des Espagnes : l'immortelle *Périchole*.

Pour nous, Léon Daudet est, avant tout, l'écrivain de l'admirable « Paris vécu ». Il apparaît pour certains comme un sujet continu de scandale. Pour d'autres, il est l'oncle rigolo à table et qui fait des farces à d'autres figures symboliques : le boche, le juif, le méchant commissaire, le vilain politicien, toute une boutique que l'on apprend à connaître sur les bancs de nos premiers-théâtres : Guignols de la Muette, des Champs-Élysées ou du Luxembourg. A grands coups de batte, M. Léon Daudet fait sauter les têtes comme il le fait des épithètes. L'Académie en corps reçoit sa mornifle au passage. Il lui reproche de ne pas admettre M. Maurras dans son sein. Mais quel merveilleux acteur. Voilà, le théâtre français, c'est Gêronte, Orgon, Tartuffe et Sganarelle à la fois. Il dévoile impudiquement les nudités baudelairiennes. Il s'attendrit sur le « cher grand pouët », au passage, traite M. Doumic d'abruti. Il rit, non, il se roule. Il dit, « c'est ma pensée profonde ». Il insulte en passant l'une des muses de Baudelaire, Madame Sabatier et son amant, banquier juif ; raconte des histoires d'alcove et, au moment où il mime le désastre de la vie du poète, lance sur lui quelques gaudrioles. Sans contrôle, car

on le redoute, sans mesure, car il n'a aucun sens critique pour lui-même, il procède par affirmations toutes gratuites, mais prononcées avec une telle autorité qu'elles s'imposent, bien qu'elles soient presque régulièrement d'une totale inconscience. Il dit : Baudelaire est un auteur sain... Félicien Rops, cet artiste génial... Il emploie des métaphores surprenantes : la beauté que j'appelle la « bouée profonde » de l'esprit... et toujours il mord. Lorsqu'il lit Baudelaire, les mots perdent leur densité, et les chants, leur rythme. Il regarde par-dessus ses lunettes, c'est sa manière l'être bonhomme. M. Léon Daudet nous a fait connaître Baudelaire, l'an prochain, ce sera autour de Rabelais.

F. F.



M. Dranem dans les *Brigands*.

PH. HENRI MANUEL



M. Léon Daudet.

WIDE WORLD



Le départ de ce championnat d'endurance a été donné le 18 juin, à 21 heures.
Le gagnant touchera vingt-cinq mille francs.

PHOTOS ARAX

Le Championnat international de Danse au Cirque Médrano

La salle de repos des concurrents, où un masseur est à leur disposition



La salle de repos des concurrentes qui se font soigner par une masseuse.



Les couples se désaltèrent pendant le concours. Un frigidaire a été installé à cet effet.

VU ANNONCE

FRANCE-MARINE

LE PROCHAIN NUMÉRO DE "VU" consacré à la navigation intérieure française, constituera un document passionnant qu'ont bien voulu patronner M. le Ministre des Travaux publics et M. le Sous-secrétaire d'État au Tourisme.

GEORGES SIMENON, le romancier qui vit sur l'eau depuis cinq ans, des canaux de France à l'Océan Glacial, vous fera connaître, sous forme de reportage mouvementé, une autre France, la France des rivières et des canaux. Une autre vie, la vie de l'eau. D'autres types, les marins. D'autres joies, d'autres paysages. Il vous fera connaître l'Aventure qui est là, à votre portée, sous les ponts de Paris, le long du canal et de la rivière. Et les bateaux, tous les bateaux, ceux du dimanche et les lourdes péniches chargées de sable, les yachts qui passent dans l'éblouissement de leurs cuivres et le canoë qui se faufile dans les roseaux.

DES PHOTOGRAPHIES UNIQUES, des conseils pratiques : yachting de rivière et yachting de mer. Yachting économique, presque complètement ignoré. Les possibilités de promenades de quinze jours et de circuits à l'étranger de plusieurs mois. Des budgets enfin...

ET...

UN REPORTAGE SENSATIONNEL

L'ESPIONNAGE DÉMASQUÉ

On a beaucoup parlé de cette formidable organisation d'espionnage qu'est l'INTELLIGENCE SERVICE anglais. Mais son véritable caractère, le but qu'il poursuit, depuis un siècle, avec une ténacité implacable, on n'a pas osé le révéler jusqu'ici. Or, ce but est grandiose.

Pour y arriver, des milliers d'agents secrets se démenent à la surface du monde. Il y a les fabricants de révolutions sanglantes, et les managers des réactions les plus féroces. Il y a ceux qui déclenchent la guerre et ceux qui achètent la paix. Il y a les voleurs de documents authentiques et les fabricants de documents falsifiés, etc... Où ils passent, les Chancelleries s'affolent, les séditions éclatent, le sang coule et les volontés secrètes de "Merry old England" s'accomplissent dans un tintement doré de livres sterling. Ce que veulent les courtois et terribles gentlemen du Secret Service britannique, et comment ils le réalisent, notre collaborateur

XAVIER DE HAUTECLOCQUE

l'exposera au cours d'une enquête dont la publication commencera dans notre prochain numéro.

"VU" PUBLIERA simultanément des révélations posthumes laissées par le plus grand, le plus brave, le plus redoutable des agents secrets que l'Angleterre ait employés depuis le début du siècle.

LES MÉMOIRES DU CAPTAIN SIDNEY GEORGE REILLY

représentent à la fois le récit vécu d'une tragédie poignante et un document d'une importance exceptionnelle.

CONCOURS DE BEAUTÉ



Miss Belgique a été proclamée miss Univers au concours mondial de beauté, à Galveston. Voici les reines européennes, à leur arrivée en Amérique : de gauche à droite, miss Danemark, miss Belgique, miss Suède, miss France (avec son chien), miss Autriche, miss Norvège, miss Allemagne. La reine des U. S. A. a été classée deuxième. PHOTO KEYSTONE



La prestation de serment des scouts (section féminine) de Roumanie a eu lieu, le 14 juin, en présence du roi Charles et de la princesse Ileana, qui est la commandante de la section féminine. La voici, lisant son discours. Au premier plan, le roi. PHOTO UNIVERSAL

FÊTES SPORTIVES



La scène finale du tournoi militaire de Aldershot (Angleterre). Cinq mille hommes costumés en Romains, en Gaulois, etc... sont massés sous l'Arc de triomphe. La scène est illuminée par des phares et des projecteurs. GRAPHIC EXPRESS



Les épreuves équestres organisées par "La Liberté" au Polo de Bagatelle, ont remporté un grand succès. M^{lle} Christiane Gérard a gagné la coupe des juniors. PHOTO UNIVERSAL (sur pellicule Agfa, avec appareil Rolleiflex)

LES INDIES NÉERLANDAISES

A L'EXPOSITION COLONIALE

par Jean Gallotti

Sa Majesté Wilhelmine, reine des Pays-Bas, est venue visiter elle-même, avec le prince consort, le pavillon des Colonies hollandaises.

Il ne faut pas nous étonner de lui avoir vu prendre cette peine. Une exposition coloniale est, pour la Hollande, un événement beaucoup plus important que pour tout autre pays, car, plus encore que l'Angleterre, elle tient sa puissance de ses colonies.

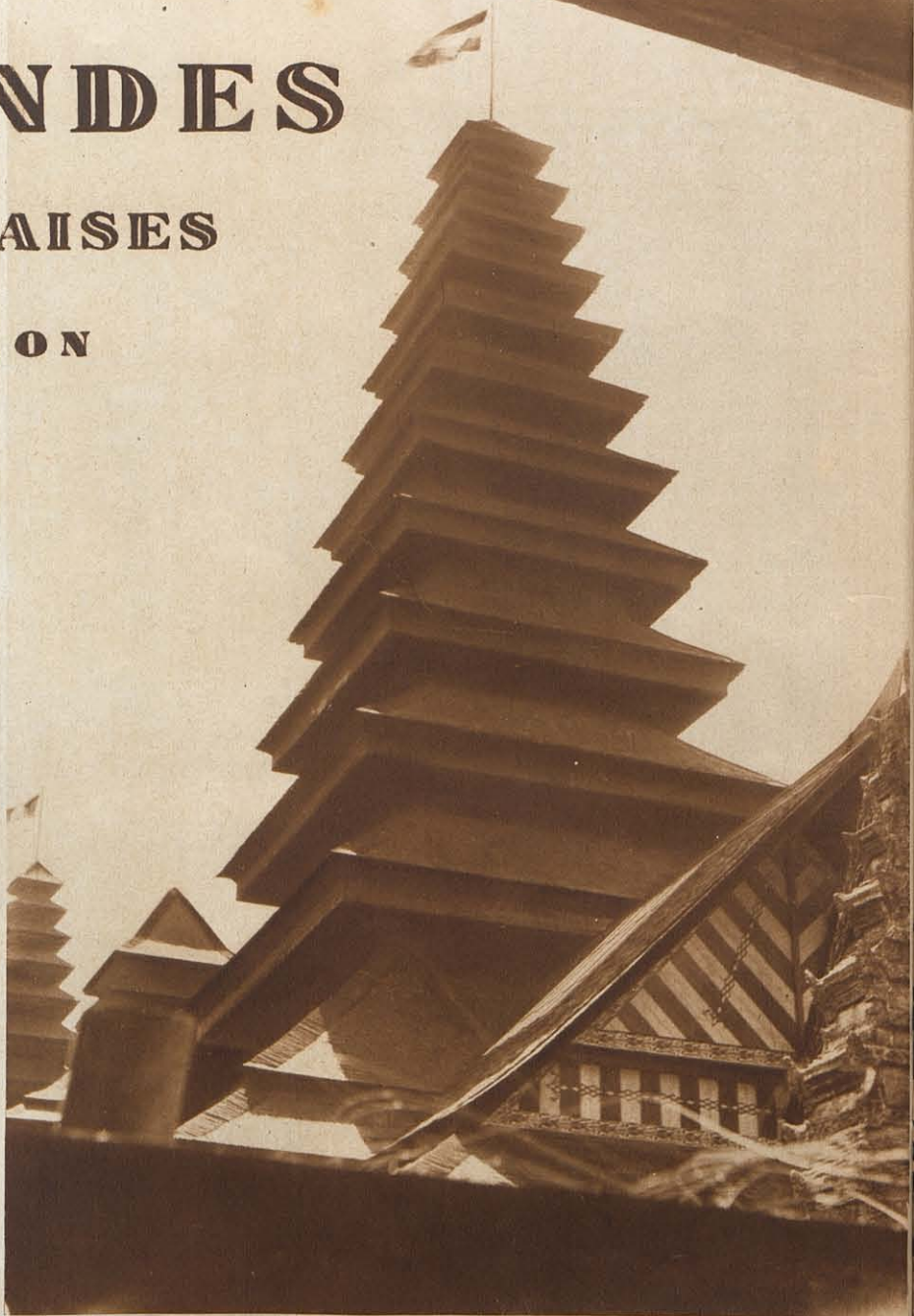
Quatre chiffres en diront assez à ce sujet : Pays-Bas, superficie : 33.000 kilomètres carrés ; population 6 millions d'habitants.

Colonies hollandaises, superficie : 2 millions de kilomètres carrés ; population, 53 millions d'habitants.

La partie la plus importante de ce domaine immense se trouve en Océanie. Sans doute, en Amérique, la Guyanne Hollandaise, appelée Surinam, n'est pas négligeable. Mais l'immensité des territoires, la densité de la population, la beauté des paysages, la fertilité du sol, toutes les richesses sont dans les grandes îles qui séparent l'Océan Indien de l'Océan Pacifique, qu'on nomme : Sumatra, Java, Bornéo, Célèbes, Nouvelle-Guinée et qui sont entourées d'une flottille d'îlots (des îlots plus grands que la Crète ou la Sicile) peuplant des mers aux noms charmants : mer de Florès, mer de Céram, mer de Timor, mer d'Arafoera, lointaines Méditerranées, d'un monde à une autre échelle et qui sort à peine des buées de fables dont il fut longtemps enveloppé.

Ce monde, nous pouvons nous en faire une confuse idée en visitant la section des Pays-Bas. L'architecture des pavillons y reproduit celle des maisons et des temples qui, là-bas, se dressent au milieu des

Le palais central a été construit en s'inspirant des temples de l'île de Bali. Les tours à toits étagés reproduisent des *Mérus*, pylônes sacrés élevés à la mémoire des morts illustres.



forêts ou sur la pente des volcans. Le grand palais central est une synthèse formée d'éléments empruntés à des édifices anciens de l'île de Bali. Les deux tours à toits étagés sont imitées des *Mérus*, sortes de pylônes élevés à la mémoire d'un mort illustre selon une coutume hindoue. Quand aux maisonnettes à toits de chaume, aux pigeonniers, aux granges, qu'on prendrait pour autant de bibelots de vitrines, ce sont des habitations telles qu'en font encore les indigènes de Sumatra, les Bataks et les Minangkabaus. On ne sait ce qu'on doit admirer le plus du pittoresque théâtral des maisons batakes avec leurs pilotis assemblés et leurs toits en porte-à-faux ou de la finesse précieuse des maisons Minangkabaus dont les mers sont comme des parois de coffrets enluminés.

C'est à l'intérieur d'une de ces maisons ravissantes que l'on trouve les plus belles collections d'objets d'art indigène, réunies par une société de propagande appelée Bonatane.

J'ai eu le grand plaisir d'y être reçu par la présidente Madame O.J.B. Van Beresteyn, douairière, qui se consacre à cette œuvre en Hol-

Marionnettes javanaises pour le wayang au théâtre populaire.

lande après avoir passé une grande partie de sa vie aux Indes Néerlandaises. J'ai su, ainsi, que tous les efforts faits pour conserver à des industries aussi universellement estimées que celle du batik, par exemple, étaient là-bas, d'ordre privé. Mais qui se douterait que les arts indigènes y sont, comme partout ailleurs, menacés de décadence, quand on voit, au Bouatane, dans les mystérieuses salles qui les abritent, les tissus de Sumatra brochés d'or et d'argent ; les bijoux filigrannés de Java ; les soieries et les cotonnades *ikat* d'un travail aussi patient et compliqué que celui des sampots cambodgiens ; les *wayangs*, marionnettes en bois ou en cuir servant aux petits théâtres populaires ; les images et les calendriers peints sur toile ; les statuettes ; les lampes de cuivre représentant l'oiseau sacré *Garouda* ; les nattes de sparteries fines comme des chapeaux panamas ; les corbeilles comme des cages à mouches et les cages à grillons que des fées semblent avoir tissées avec leurs cheveux.

Laissons à d'autres le soin de chanter l'activité, le sens pratique et la méthode avec lesquels les Hollandais ont défriché le sol, planté le cacao, le thé, le riz, la canne à sucre ; ou l'hévéa — et l'ingénieuse façon dont ils ont su s'y prendre pour nous en donner une idée précise dans les stands du grand pavillon. Ne retenons aujourd'hui que la gloire qu'ils ont acquise durant plus de trois siècles d'occupation, dans des pays si différents du leur, en y respectant la civilisation et les arts de leurs protégés. Rien ne permet mieux de comprendre la haute conception que ce peuple se fait de l'action coloniale que ces quelques lignes que j'extrait d'une petite brochure officielle



Un côté du pavillon réservé à l'association « Bouatane » pour la conservation des arts indigènes. Ce pavillon reproduit une maison des Minangkabaus, tribu de l'île de Sumatra.

Poupée représentant une femme indigène de Surinam ou Guyane hollandaise.

PHOTOS UNIVERSAL

Lampe de cuivre représentant l'oiseau sacré *Garouda* et servant à éclairer les théâtres d'ombres chinoises.



« Depuis 25 ans que les Hollandais ont pris possession de Bali, ils se sont efforcés de lui conserver son caractère propre.

Les anciens princes tyranniques se sont enfuis, la population a gardé ses villes, ses bourgades et ses coutumes.

Les Européens qui résident à Bali peuvent se compter sur les doigts de la main : quelques hauts fonctionnaires hollandais.

L'administration est confiée aux Balinais eux-mêmes, aussi souvent que possible ; un ou deux banquiers (une importante banque de Java prête de l'argent aux cultivateurs en utilisant le système coopératif) et un ou deux commerçants. Bali reste donc aux Balinais, et c'est là une belle leçon pour les grandes puissances occidentales... »

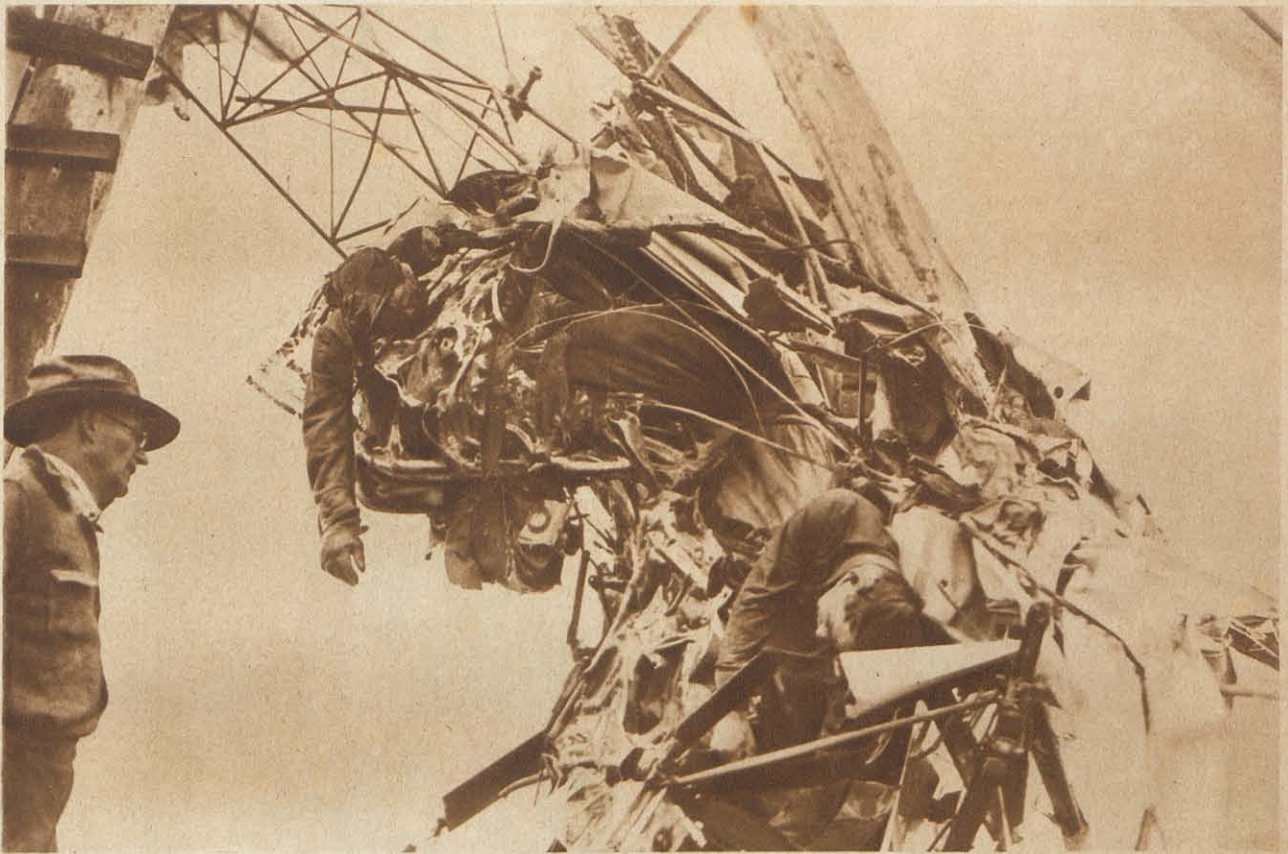
Oui, tout cela est extrait d'une brochure officielle !

Vive la Reine ! n'est-ce pas ?

Jean GALLOTTI.



Porte du palais principal de la Section des Indes néerlandaises, décorée de sculptures sur pierre d'après l'architecture de l'île de Bali.



L'avion "Joy Riding" tomba à l'eau dans la baie de San Francisco, après avoir perdu une aile. Le pilote et le mécanicien, coincés sur leurs sièges, furent broyés par les débris de l'appareil. PHOTO WIDE WORLD

DISTRACTIONS DE LA SEMAINE

SOLUTION
DU PROBLÈME N° 271

1	66	53	40	27	14
8	67	60	47	34	21
15	2	61	54	41	28
22	9	68	55	48	35
29	16	3	62	49	42
36	23	10	69	56	49
43	30	17	4	63	50
50	37	24	11	70	57
57	44	31	18	5	64
64	51	38	19	12	71
71	58	45	26	13	6
78	65	52	33	20	7

SOLUTION
DU PROBLÈME N° 272

Cryptographie

La nature est le trône extérieur de la magnificence divine.

SOLUTION
DU PROBLÈME N° 273.

La somme totale est 127 francs, représentés par :

43 pièces de 2 francs = 86 francs
41 pièces de 1 franc = 41 francs

TOTAL : 127 francs

PROBLÈME
N° 50

présenté par
M.R. Marchot

PROBLÈME N° 50

A joue deux trèfles
Quel sera le jeu de BD
pour empêcher AC de
réaliser leur demande?

SOLUTION
DU PROBLÈME N° 274.
Proverbes :
On ne prend pas d'oiseaux à la crécelle.
Pour une joie mille douleurs.

SOLUTION
DU PROBLÈME N° 275.
Médéric — Anicet.
Printemps — Été — Automne — Hiver.

BRIDGE

Solution du Problème n° 49

Voici deux solutions.

Tout d'abord si :

X attaque de son huit de cœur.

- 1° { X huit de cœur.
B dix de cœur.
Z as de cœur = levée.
A petit cœur.
Z dame de cœur.
A roi de cœur.
X petit atout = levée.
B petit cœur.
X petit atout.
B as d'atout = levée.
Z petit pique.
A petit atout.
- 4° { B petit pique.
Z dix de pique.
A valet de pique.
X roi de pique = levée.
X as de carreau = levée.
B petit carreau.
Z petit carreau.
A petit carreau.
AB
ne font que neuf plis.

D'autre part si :

X attaque de l'as de carreau.

- 1° { X as de carreau = levée.
B
Z petit carreau.
A
X petit carreau.
B de
Z dame carreau.
A roi de carreau = levée.
A petit atout.
Z de
B as d'atout = levée.
Z sept d'atout.
- 8° { X dix d'atout.
X petit carreau.
B petit cœur.
Z valet carreau.
A petit atout = levée.
AB font cinq trèfles.
Si Z fait son as de cœur au neuvième pli X jouant son squelette de cœur, la partie se termine :
A B faisant les quatre trèfles demandés.
- 9° { X petit carreau.
B petit cœur.
Z valet carreau.
A petit atout = levée.
AB font cinq trèfles.
- 10° { A valet de pique.
X petit carreau.
B dame de pique.
Z petit pique.
- 11° { B neuf de pique.
12° { B huit de pique.
13° { B sept de pique.

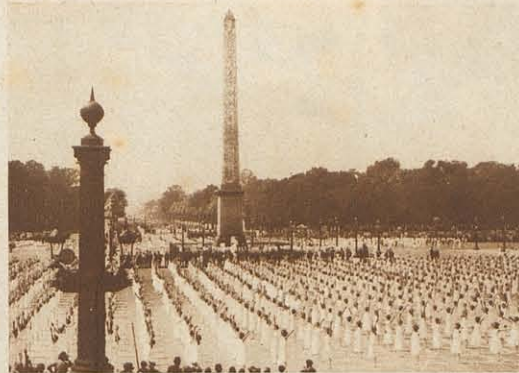
Nous publierons dans notre prochain numéro les résultats de notre concours des œufs de Pâques.



Le grand steeple-chase d'Auteuil a été gagné par *La Frégate*, montée par Riolfo et appartenant à M. Gustave Beauvois.
STUDIO D'ART HIPPIQUE



Mlle Cilly Auslaender, espionne au service des Soviets, a été condamnée à 12 ans de prison, par la Cour de Bucarest.
PHOTO WIDE WORLD



A l'occasion du cinquantenaire de l'Ecole Laïque, 2.500 enfants ont évolué place de la Concorde, devant le Président de la République.
PHOTO KEYSTONE



M. René Bousquet, chef de cabinet de M. Cathala, est le plus jeune de tous les chefs de cabinets : il n'a que 22 ans.
PHOTO WIDE WORLD



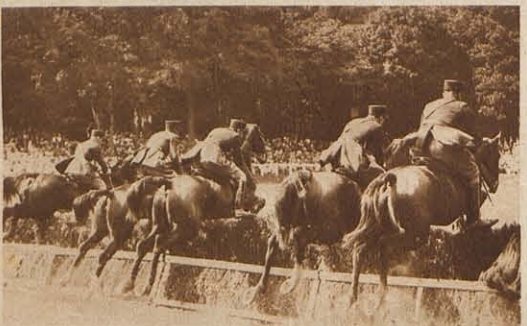
Les ruines de l'église de Carteret, en Bretagne, bâtie au XI^e siècle. Sapées par la mer, elles s'écroulent peu à peu.
PHOTO DUVAL



Des bagarres assez graves ont de nouveau eu lieu à Roubaix. Des gardes mobiles procèdent à une arrestation mouvementée.
PHOTO JULES TIMANT



L'aviateur Antoine Paillard est mort des suites d'une opération.
PHOTO WIDE WORLD



Le carrousel de l'Ecole d'Application d'Artillerie de Fontainebleau. Reprise de sauts de haies.
STUDIO D'ART HIPPIQUE



Mme Avril de Sainte-Croix, une des plus éminentes féministes françaises, est promue officier de la Légion d'honneur.
PHOTO WIDE WORLD



Le concours d'élégance automobile organisé par l'Auto, au Bois de Boulogne, a eu un grand succès. La baronne Lionel de la Fontaine, sur Delage, a obtenu le trophée d'élégance. MEURISSE



M. Michel Corday vient de publier un nouveau livre : *La Flamme éternelle*, qui continue la série des romans philosophiques de cet écrivain si apprécié.



Curieuse signalisation de la descente dangereuse de Flin, sur la route de Paris à Deauville, sous forme de propagande coloniale.
PHOTO A. BRAULT



Le danseur Alain Dunoeli a donné le 22 juin, à la salle d'Iéna, un récital de danses berbères, qui ont été très goûtées par le public.
PH. LIPNITZKI

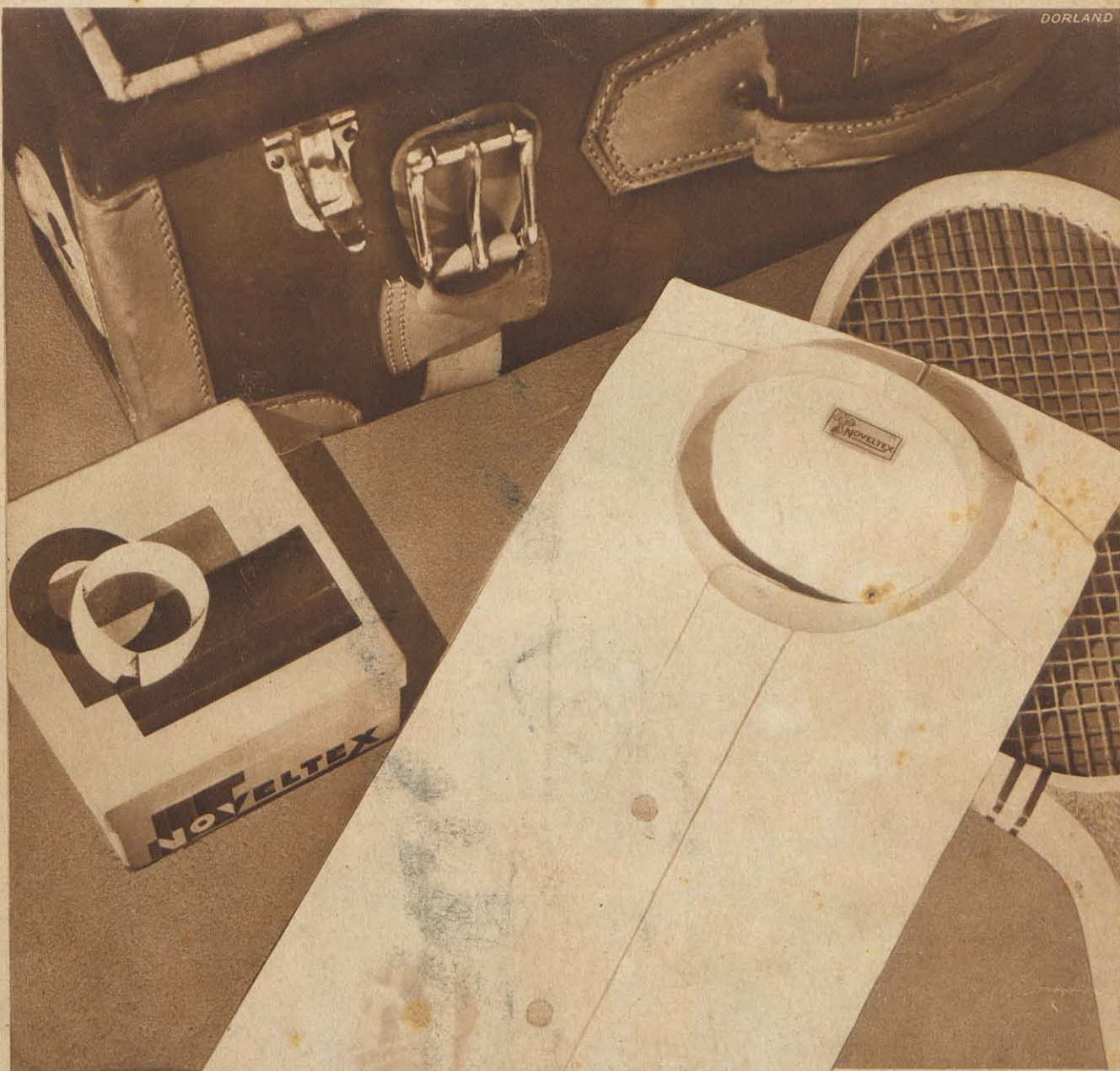
REDACTION - ADMINISTRATION :
Soc. An. "LES ILLUSTRÉS FRANÇAIS"
R. C. Seine 230.175 B - Chèques postaux Paris 1206-25
65-67, Av. des Champs-Élysées, Paris (8e)
Téléphone : Élysées 27-27-28

Le Directeur-Gérant : LUCIEN VOGEL

TARIF DES ABONNEMENTS :
FRANCE ET COLONIES : 3 mois... 28 fr. — 6 mois... 50 fr. — 1 an... 92 fr.
PAYS ÉTRANGERS : Pour les pays dont les noms suivent : Bolivie, Chine, Colombie, Danzig, Danemark, États-Unis, Grande-Bretagne et Colonies anglaises (sauf Canada), Irlande, Islande, Italie et colonies, Japon, Norvège, Pérou, Suède, Suisse : 3 mois... 40 francs. — 6 mois... 74 francs. — 1 an... 143 francs.
Et pour les autres pays : 3 mois... 34 fr. — 6 mois... 62 fr. — 1 an... 119 fr.

SERVICE DE LA PUBLICITÉ :
"DORLAND" PUBLICITÉ GÉNÉRALE
R. C. Seine 229.540 B
65-67, Av. des Champs-Élysées, Paris (8e)
Téléph. : Élysées 92-86 à 93-89

GRAV. ET IMP. DESFOSSES - NEOGRAVURE



C'est un plaisir pour l'été, que de porter des chemises NOVELTEX: leurs tissus souples et soyeux sont frais à la peau - leur coupe pratique laisse les mouvements libres. Pour la ville, pour le voyage et la campagne, n'oubliez pas les chemises NOVELTEX - les plus agréables et les plus seyantes.

NOVELTEX

Modèles courants aux prix imposés de : **48 Frs - 55 Frs - 75 Frs - 85 Frs** — La boîte de 3 cols : **20 Frs**
SÉRIES PUBLICITAIRES particulièrement recommandées (Qualité et grand teint garantis)
LA CHEMISE : 35 Frs - 40 Frs - 45 Frs — **LES TROIS : 100 Frs - 115 Frs - 130 Frs**